



DU MOIS

ISSN 1259-9034

PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - 57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. - N° 81 - FÉVRIER 2002 - 2,13 EUROS

CONSEILS DE QUARTIERS : C'EST POUR BIENTÔT (peut-être)

Voir page 3

Portrait :
le président du
plus gros club
de foot du 18e

(Page 24)

Nouvelle exposition à la Halle Saint-Pierre: le Voyage en Arbonie de Jephhan de Villiers



Dans neuf mois, le tri sélectif

(Page 4)

Une association propose de jumeler le 18e avec un camp de réfugiés palestiniens

(Page 5)

Écoliers et adultes de la Goutte d'Or au musée

(Page 6 et page 7)

La Ligue des droits de l'homme rue Marcadet

(Page 12)

Des riverains veulent un boulevard Ornano plus beau

(Page 13)

La fermeture du métro Marx-Dormoy

(Page 14)

Dale recuerdos : des plus de 65 ans du 18e racontent leurs souvenirs sur scène

(Pages 16-17)

Histoire : le "brav'général Boulanger" élu à Montmartre

(Pages 18-19)

Jean-Dominique Burton

D1 Pd J0 32773 BnF PHS

9 février : l'assemblée générale du 18e du mois est ouverte aux lecteurs

Le journal *Le 18e du mois* est édité par une association créée à cet effet, *Les Amis du 18e du mois*. Tous les lecteurs qui le souhaitent peuvent adhérer à cette association, moyennant une cotisation, actuellement 15,18 €. Cette cotisation peut être versée soit en même temps que l'abonnement (voir page 23), soit séparément.

Les adhérents à l'association sont invités à donner leurs idées, notamment lors de l'assemblée générale annuelle, et participent à l'élection du conseil d'administration. L'adhésion est aussi pour eux un moyen de marquer concrètement leur intérêt pour l'existence de ce journal. Si vous souhaitez adhérer, écrivez-nous.

L'assemblée générale de l'association se tiendra samedi 9 février, de 9 h 45 à 12 h 30, à l'Olympic-café, 20 rue Léon.

Comme l'an dernier, nous avons décidé de l'ouvrir à tous les lecteurs qui souhaiteront y assister, même non adhérents. Ils pourront apporter leur avis, leurs suggestions... étant entendu cependant que seuls les adhérents participeront aux votes.

Un tournant

L'an dernier, les débats de l'assemblée générale avaient porté principalement sur les relations entre ce journal et les associations du 18e. Des suggestions en étaient sorties, dont certaines ont été mises en œuvre, d'autres le seront bientôt.

Cette année, nous souhaitons que les débats portent principalement sur l'avenir du 18e du mois et les moyens à mettre en place, en termes d'organisation et de finances, pour qu'il continue. Nous sommes en effet à un tournant.

Le 18e du mois se porte bien. La diffusion est en progrès régulier depuis sa création, et elle a connu en 2001 un bond en avant important (voir l'encadré). Si l'on se rapporte au nombre d'habitants du 18e, et pour faire une comparaison, la diffusion du *18e du mois* dans notre arrondissement est du même niveau que celle d'un journal national qui vendrait environ 700 000 exemplaires. Rares sont les journaux nationaux qui atteignent ce niveau.

Mais *Le 18e du mois* reste un journal strictement local, donc un petit journal, à la diffusion et aux moyens

La diffusion du 18e du mois

	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001
Janvier	1 369	1 661	1 813	1 887	1 891	1 706	2 153
Février	1 165	1 852	1 913	1 941	1 818	1 802	2 206
Mars	1 284	1 636	1 770	1 733	1 952	1 914	2 120
Avril	1 265	1 768	1 873	1 643	2 132	1 806	2 197
Mai	1 194	1 862	1 849	1 921	1 999	1 968	2 279
Juin	1 339	1 918	1 738	1 851	1 881	1 726	1 974
Juillet-août	1 577	2 027	1 848	1 961	1 960	2 044	2 084
Septembre	1 515	1 850	1 722	1 793	1 777	1 844	1 888
Octobre	1 697	1 728	1 747	1 836	1 766	1 939	2 204
Novembre	1 648	1 682	1 753	1 809	2 019	2 155	2 117
Décembre	1 484	1 630	1 670	1 791	1 693	1 811	1 884
Moyenne sur l'année	1 412	1 783	1 791	1 833	1 899	1 883	2 101

Évolution depuis sept ans de la diffusion payante totale (ventes au numéro et abonnements). Comme on peut le constater, l'année 2001 a vu une augmentation très sensible de la diffusion (+ 11,5 %).



forcément limités. Sa situation financière est saine, mais au prix de sacrifices de la part de ceux qui le réalisent. Or nous atteignons une étape dans notre développement où nous ne pouvons plus continuer à travailler comme par le passé.

Depuis sa création, ce journal est réalisé et géré par une équipe entièrement bénévole. Personne ne touche de salaire ni de rémunération sous aucune forme que ce soit. Nous n'avons pas de secrétariat.

Nous n'avons pas de local. Le siège de l'association est au domicile de sa présidente, c'est là qu'arrive le courrier. Les rédacteurs travaillent à leurs articles chez eux. La rédaction en chef est assurée, à tour de rôle, par des membres de l'équipe, bénévoles. Le travail de secrétariat de rédaction et de mise en page (qui nécessite beaucoup de temps et de l'espace) se fait au domicile d'un autre membre de l'équipe, chez qui arrivent le téléphone et le fax. La gestion des abonnements est faite par une autre personne de l'équipe, chez elle. Les réunions du comité de rédaction ont lieu alternativement chez l'un ou l'autre membre de l'équipe.

Notre objectif n'est pas commercial ; il est de contribuer à l'anima-

tion de la vie démocratique locale – et cela de façon totalement indépendante des partis politiques et des organisations religieuses. Nous pensons remplir dans une large mesure cette mission. Notre journal est connu, joue un rôle. Nous le constatons au fait que nous sommes de plus en plus sollicités par les acteurs les plus divers de la vie locale, notamment les associations – ce qui correspond à notre vocation. Mais cela impose des responsabilités et une charge de travail de plus en plus lourdes.

À la longue, les contraintes imposées à une partie des membres de la rédaction, y compris dans le cadre de leur vie privée, ne sont plus tenables. Pour continuer selon le rythme mensuel, il nous faut au minimum un local et un secrétariat. Comment faire, dans le cadre de nos finances ? C'est ce que l'assemblée générale du 9 février devra discuter.

Le 18e du mois

Le 18e du mois est un journal d'informations sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des amis du 18e du mois.

57 rue de Clignancourt, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

Sur Internet à cette adresse : www.paris18.net/dixhuit
Pour écrire : dixhuit@paris18.net

• Les correspondances sur les abonnements doivent être envoyées par écrit.

• L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Francine Bajande, Karine Baland, Brigitte Bâtonnier, Nathalie Birchem, Florence Blondel, Christine Brethé, Olivia Bruynoghe, Edith Canestrier, Claudie Carayon, Nathalie Cardailhac, Virginie Chardin, Cendrène Chevrier, Michel Cyprien, Paul Dehédin, Christelle Destors, Florence Dighiero, Nadia Djabali, Anne Farago, Danièle Fournier, Claire Friedel, Nicolas Gallon, Sylvain Garel, Michel Germain, Françoise Hamers, Claire Heudier, Sandra Hueber, Dominique Kopp, Marie-Pierre Larrivé, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Daniel Maunoury, Gaëlle Miel, Noël Monier, Naïri Nahapétian, Thierry Nectoux, Jean-Claude Paupert, Delphine Perl, Patrick Pinter, Rose Pynson, Michèle Stein, Jean-François Vuillerme. • Rédactrice en chef pour ce numéro : Nadia Djabali • Directeur de la publication : Christian Adnin.



Euro

La BNP Barbès, une dame demande : « Je vais bientôt en Angleterre en vacances. Comme ils ne sont pas dans la zone euro, je peux y utiliser mes francs ? »

On lui a répondu non. Très franchement.

Euro bis

En bas du square Willette, devant le manège tout illuminé mais arrêté :

Le petit garçon : « Tu me payes un tour ? »

Son père : « Il est en panne. »

Le petit garçon : « C'est pas vrai. Seulement, tu veux pas dépenser tes nouvelles pièces. »

Euro ter

On pratique la conversion à Notre-Dame-de-Clignancourt. Normal dans une église, mais c'est d'une drôle de conversion qu'il s'agit là, celle du prix des cierges.

La paroisse a profité du passage à l'euro pour augmenter ses prix. Ainsi, le petit cierge à 3 francs vaut désormais un euro (6,56 F), le moyen passe de 5 francs à 2 euros (13,12 F) et le grand de 10 francs à 3 euros (19,68 F). « C'est la première fois en dix ans que nous répercutons la hausse du prix d'achat des cierges », précise le curé, Marc Lambret.

À ce prix-là, espérons que la fumée des cierges montera... jusqu'au ciel.

Marie-Pierre Larrivé

PETITES ANNONCES

DESSIN

■ Vous aimez le dessin. Rejoignez un petit groupe de six personnes, constitué en association pour faire du dessin de modèles vivants (mouvements et poses), les jeudis soirs de 19 h à 21 h, à la Halle Saint-Pierre. Pour tous renseignements, passer à la Halle le jeudi aux heures dites ou tél. (en soirée) au 01 42 59 54 86.

Conseils de quartier : ça démarre maladroitement

La création de "conseils de quartier" est à l'ordre du jour. Que sera cette nouvelle instance de débat démocratique ? Une première information à ce sujet (difficile de dire une "concertation" pour le moment) a eu lieu lors d'un CICA à la mairie du 18e le 17 janvier.

Le vœu de faire entrer Paris dans une nouvelle ère démocratique figurait en bonne place dans le programme proposé par Bertrand Delanoë lors de la campagne des municipales. Un des moyens pour ce faire était l'instauration d'une plus large consultation et participation des habitants, à travers, entre autres, des conseils de quartier.

En ce mois de janvier, lors d'un CICA¹, la municipalité a proposé plusieurs pistes de réflexion à ce sujet et a insisté sur le fait que ces nouveaux conseils s'inscriront dans un processus évolutif : à l'usage, des réajustements pourront s'opérer.

Des participants tirés au sort

Un conseil de quartier est une instance consultative qui pourra donner des avis et faire des propositions sur toutes les questions intéressant le quartier. Cette instance associera des élus, des associations et des habitants.

Le conseil de quartier sera composé de trois collègues qui respecteront la parité entre les hommes et les femmes. Le premier, le plus important en nombre, comprendra des habitants ou des personnes travaillant dans le 18e, âgés d'au moins 16 ans et quelle que soit leur nationalité. Ses membres seront tirés au sort parmi les personnes ayant fait acte de candidature. Le tirage au sort peut paraître une méthode étrange, mais les élus n'ont pas trouvé d'autre moyen : il n'est évidemment pas question que ces habitants soient élus (ils deviendraient alors une sorte de conseil d'arrondissement bis, et il en résulterait une dualité de pouvoirs ingérable) ; et s'ils sont choisis par la municipalité, celle-ci risquera d'être accusée de favoritisme.

La désignation de membres de ce collège tiendra cependant compte d'un dosage assurant la représentation des étrangers.

Le deuxième collègue sera constitué par des représentants d'associations actives dans le quartier. Ils pourraient être choisis par le CICA.

Le troisième collègue sera formé de personnes qualifiées issues des services publics et proposées par le conseil d'arrondissement.

Le découpage des quartiers

Le nombre de conseils dans le 18e sera compris entre six et neuf. Mais rien n'a encore été décidé, le découpage des quartiers et leur nombre peuvent encore évoluer. Dans le cas de six quartiers, ils se répartissent comme suit : Porte Montmartre-Porte de Clignancourt ; Grandes Carrières ; Clignancourt (autour de la

mairie)-Amiraux-Simplon ; Montmartre ; Goutte d'Or ; Chapelle.

S'il y a neuf quartiers, ils se répartiraient comme suit : Porte Montmartre-Porte de Clignancourt ; Place Clichy-Porte de Saint-Ouen ; Montmartre ; Simplon-Porte des Poissonniers ; Charles Hermite ; La Chapelle-Évangile ; Goutte d'Or-Marx-Dormoy (la partie sud de La Chapelle, jusqu'à la rue Riquet, serait regroupée avec la Goutte d'Or, ce qui paraît un peu bizarre) ; Grandes Carrières-Moskova ; et enfin Clignancourt-mairie.

Les conseillers d'arrondissement pourront assister aux conseils mais sans voix délibérative. Chaque conseil sera présidé par un "élu référent" (sans droit de vote) désigné par le conseil d'arrondissement.

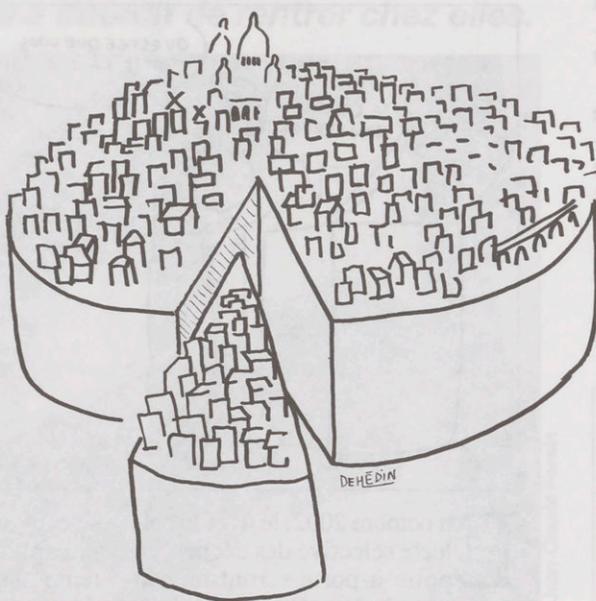
Les réunions du conseil seront ouvertes au public. Il recevra l'ordre du jour du conseil d'arrondissement et, si une délibération concerne son secteur, il pourra donner un avis qui y sera annexé. Il sera consulté dans la définition des priorités du budget de la municipalité. Il pourra faire des propositions sur toutes les questions liées à son quartier et soumettre des vœux, via son "élu référent", au conseil d'arrondissement.

Un CICA pour deux thèmes

Le CICA où a été présenté le projet de conseils de quartier a entendu également une information sur le bureau des temps (voir l'encadré page 4). La jonction de ces deux thèmes a provoqué un certain désarroi parmi les personnes qui s'étaient déplacées, d'autant que le volet conseils de quartier a été traité en deuxième partie, devant une salle qui se vidait de son public et des élus. À peine une trentaine de personnes sont restées jusqu'au bout ; le CICA a connu des heures plus glorieuses.

Ce double ordre du jour peut être mis sur le compte de la maladresse, et non sur une volonté de minimiser ces thèmes. Mais cela pose la ques-

1. Le CICA (conseil d'information et de concertation d'arrondissement) réunit une fois par trimestre, sur un thème donné, les représentants des associations de l'arrondissement et les élus, avec parfois la participation de spécialistes du thème en question.



tion : comment mobilise-t-on les acteurs locaux ? La réflexion sur ces nouvelles instances n'avait eu lieu auparavant que dans le vase clos des élus. Un groupe de travail avec des acteurs des différents quartiers aurait peut-être permis de mobiliser davantage de représentants des habitants sur ce premier rendez-vous.

Après ce qu'il faut bien appeler l'échec de ce CICA, Martine Timsit, adjointe chargée de la démocratie locale à la mairie du 18e, a décidé d'entreprendre une concertation sérieuse, notamment avec les associations.

Démocratie représentative et démocratie participative

Daniel Vaillant, présent ce soir-là, a exprimé une position qu'il avait déjà avancée lors des "Assises de la vie associative" qui se sont tenues à l'automne dernier : «La démocratie

participative (celle des conseils de quartier) ne doit pas se faire au détriment de la démocratie représentative (celle des élus). Le vote, le bulletin dans l'urne, est la première des légitimités.» La réitération de ces propos laisse entrevoir peut-être, chez les élus, l'inquiétude de perdre certaines prérogatives. Martine Timsit a indiqué que les membres du conseil ne s'appelleraient pas "représentants des habitants", mais "participants".

Les élus sont, bien sûr, des représentants démocratiques des électeurs. Mais la démocratie se limite-t-elle au droit pour les habitants de déposer, une fois tous les six ans, leur bulletin dans l'urne ? Les associations considèrent qu'elles sont, elles aussi, d'une autre manière, représentatives, et que la démocratie suppose en permanence un travail d'information, un débat, un dialogue, voire une confrontation.

Bertrand Delanoë, quant à lui, a déclaré : «Les conseils de quartier sont des éléments d'apparent désordre, mais à travers cela, ce sont des facteurs de progrès.»

«Nouveau mécano démocratique», telle est l'appellation des conseils de quartier par Daniel Vaillant – qui défend actuellement auprès du Sénat une nouvelle loi présentée par le gouvernement et qui prévoyait l'obligation de créer des conseils de quartier pour les communes de plus de 20 000 habitants. L'Assemblée nationale a décidé que l'obligation devait être pour les villes de plus de 50 000 habitants, et le Sénat a rendu l'obligation facultative.

Au-delà de tous ces tâtonnements,

(Suite page 4)

CREATIVE TOUR...

le partenaire de vos vacances réussies à prix doux !

- Séjours • Circuits • Croisières • Formules jeunes et familles...
- Billeterie avion • Train et ferries

43, rue Caulaincourt 75018 Paris

Tél. : 01 53 06 62 00 - Fax. : 01 53 06 62 01

E-mail : creativetour@wanadoo.fr

Ouvert : lundi au samedi inclus
de 9h 30 à 12h 30,
de 14h à 18h 30 (samedi 17h)

CREATIVE
TOUR

l'Art du Voyage...

(Suite de la page 3)

les conseils de quartiers seront ce qu'élus et habitants en feront. Un fonctionnement en complémentarité et en bonne intelligence permettra aux élus d'avoir un outil efficace d'aide à la prise de décisions. Cela suppose que les élus acceptent de voir leurs positions et leurs actes mis en question, et que les habitants et leurs associations ne considèrent pas les conseils de quartier seulement comme des lieux de grogne et de dévouement.

Se pose également la question de l'articulation des conseils de quartier avec les autres instances de concertation (CICA, commissions locales de concertation, etc.). La multiplication de ces instances, qui mangent du temps, peut aussi devenir un facteur de démolition.

Nadia Djabali

Le "bureau des temps" :

adapter les horaires des services publics à ceux des usagers

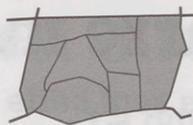
Le 18^e est un des cinq arrondissements pilotes où un "bureau des temps" va étudier comment adapter les horaires des services publics, afin qu'ils correspondent mieux à ceux des usagers. Cette réforme a été présentée au CICA le 17 janvier.

Les Parisiens et Parisiennes ne vivent plus comme en 1950. Il y a beaucoup plus de familles monoparentales. Les femmes sont plus nombreuses à travailler. Les besoins et habitudes pour la garde des enfants se sont modifiés. Autrefois les gens travaillaient davantage près de chez eux. La question des heures d'ouverture des administrations ne se pose plus de la même façon, ni celle des transports en commun.

Cette réforme sera importante pour l'égalité hommes-femmes. On sait par exemple que les deux tiers des usagers des transports en commun sont des femmes.

Des réunions vont être organisées dans les quartiers du 18^e entre des habitants et les "offreurs" de services publics : services de la municipalité, préfecture de police, RATP, etc. Des expériences vont être tentées et analysées. Des idées innovantes peuvent aussi venir d'associations, par exemple pour la garde des enfants en bas âge.

Parallèlement, des discussions seront menées avec les représentants des salariés, car il y aura des conséquences sur leurs conditions de travail. La municipalité de Paris entend associer à ces discussions non seulement les syndicats des secteurs concernés, mais aussi les unions départementales qui représentent les syndiqués de toutes les professions – donc aussi les usagers...



Dans neuf mois, le tri sélectif dans les immeubles du 18^e

Et un centre de tri des déchets sera probablement installé dans notre arrondissement, mais pas avant 2008.



En octobre 2002, le tri et la collecte sélective des déchets en porte-à-porte seront mis en place dans le 18^e. Ce sera un événement dans notre vie quotidienne, car près de sept mille immeubles devraient être dotés de deux poubelles de tri supplémentaires, en plus de la poubelle pour ordures ménagères, afin de séparer les déchets recyclables et valorisables. Des déro-

gations devront probablement être accordées aux immeubles disposant d'un local à poubelles trop exigü...

Dans certains quartiers de Paris, ce tri sélectif est déjà en vigueur. Et dans le 18^e, certains immeubles sont déjà dotés d'une poubelle particulière pour les journaux et revues.

Paris comble ainsi peu à peu son retard en ce domaine. Une loi impose en effet le tri

sélectif dans les grandes villes, mais la capitale aura mis beaucoup de temps à s'y conformer.

Le centre de tri : au nord de l'Évangile

Cependant la Ville, quant à elle, n'a actuellement aucun centre de tri des déchets. Plusieurs sites sont à l'étude ; le projet le plus avancé se situe à Bercy ; un autre site dans le

18^e, au nord du quartier de l'Évangile, a des chances d'être retenu.

Précisons que cette installation n'a jamais été envisagée à côté du collège de la place Hébert, comme le disait une pétition qui a circulé dans le quartier de La Chapelle, mais nettement plus loin au nord-ouest, à l'emplacement des anciens entrepôts Calberson, entre les voies ferrées et le boulevard Ney, donc à bonne distance de toute zone habitée.

Il s'agira d'un établissement couvert. Ce n'est pas un centre de traitement des déchets, encore moins d'incinération, mais uniquement de tri, destiné à isoler les déchets récupérables et valorisables.

Les camions y accéderont à partir du boulevard Ney.

Un petit espace vert est envisagé entre le quartier de l'Évangile et ce centre de tri, qui ne serait pas achevé avant 2008 au plus tôt.

Aucune décision ferme n'est prise pour le moment, car ce site pourrait accueillir également les entrepôts Tafanel lors de leur déménagement prévu dans huit ou dix ans. ■

Un vœu contre les publicités géantes

Des enseignes lumineuses aux couleurs stridentes, des panneaux publicitaires géants dénaturent le paysage du 18^e, surtout du côté des portes de Saint-Ouen, de Clignancourt, de La Chapelle, des places Pigalle et Blanche et des boulevards de Clichy et de Rochechouart.

Cet affichage géant sur les immeubles constitue une entrée d'argent non négligeable pour les syndicats, qui sont les seuls à décider si oui ou non ils acceptent l'installation de panneaux publicitaires. Mais les riverains qui vivent autour de ces immeubles ne sont jamais consultés ; or ce sont eux qui subissent au quotidien les nuisances générées par ces enseignes : outre la laideur qui est à l'appréciation de chacun, la présence de néons violents, souvent clignotants, allumés la nuit, gêne les habitants des immeubles mitoyens.

Face à cette "pollution visuelle", le conseil d'arrondissement du 18^e a voté à l'unanimité un vœu présenté par Laurence Goldgrab (PRG), adjointe chargée du commerce et du développement économique. Ce vœu demande qu'une réflexion soit menée sur les conditions d'obtention de ces enseignes et sur les autorisa-

tions accordées. La réglementation en vigueur doit être appliquée, mais il faut aussi respecter l'intégrité du paysage urbain et l'environnement.

Sylvain Garel (Verts), a critiqué aussi les publicités agressives apposées sur les échafaudages des immeubles en ravalement. Il a d'autre part regretté le manque d'emplacements pour l'affichage associatif, syndical, politique, cette pénurie étant une des causes de ce

qu'on appelle l'affichage "sauvage".

Bertrand Delanoë, présent, a jugé ce vœu opportun «*Il faut enlever la laideur de la ville*», a-t-il dit. La mairie de Paris agira dans le cadre de la loi, mais il faut tenir compte, a-t-il dit, des engagements de ses prédécesseurs. Autre contrainte : les affichages publicitaires constituent des recettes pour le budget de la Ville et une gestion rationnelle des finances ne peut faire fi de cet aspect. ■

Une association propose de jumeler le 18e avec un camp de réfugiés palestiniens

Solidarité Palestine 18 propose d'organiser des échanges culturels et autres avec le camp de réfugiés d'Aïda, près de Bethléem, où vivent 3 700 personnes, issues de familles chassées de leurs villages par la guerre israélo-arabe de 1948 et à qui Israël a interdit de rentrer chez elles.

Solidarité Palestine 18, association créée dans le 18e il y a huit mois, aimerait "jumeler" notre arrondissement avec le camp de réfugiés palestiniens d'Aïda, situé près de Bethléem. Cette initiative a déjà reçu le soutien de deux des groupes politiques représentés au conseil d'arrondissement, le PC et les Verts. Il ne s'agirait pas d'un jumelage au sens juridique du terme, possible seulement entre communes (et le 18e n'est pas une commune), mais d'un partenariat tissant des liens avec ce camp et permettant l'organisation d'échanges.

Le camp d'Aïda existe depuis 1948. Après que l'ONU ait décidé en 1947 la création de l'État d'Israël et le partage de la Palestine, une guerre éclata entre Israël et les pays arabes voisins. Environ 700 000 Palestiniens, qui habitaient sur le territoire attribué à Israël et qui avaient fui les combats, se sont vu ensuite interdire par Israël le retour chez eux après la fin de la guerre. Ainsi sont nés les camps de réfugiés en Cisjordanie, à Gaza, au Liban et en Jordanie. Celui d'Aïda regroupait des familles chassées de trente-cinq villages d'une région située au nord d'Hébron et englobée dans Israël.

Dominé par des colonies

Peu à peu, des maisons "en dur" ont remplacé les tentes. Le camp compte actuellement 3 700 habitants. Mais en 1967, Israël a attaqué, et occupé la totalité du territoire palestinien, sur lequel il a commencé à installer des colonies. Le camp d'Aïda est dominé par des collines où sont installés des colons israéliens, et il a vue sur des installations militaires israéliennes et leurs miradors. «L'armée israélienne, depuis le début de la deuxième intifada, encercle périodiquement le camp, le mitraille et l'a même envahi, causant des dégâts, des blessés (dont un Français qui séjournait dans le camp) et des morts (cinq depuis octobre 2001)», raconte Jean-Claude Ponsin, président de *Solidarité Palestine 18*, qui y a passé quelques semaines récemment.

Un budget pour le voyage

La vie quotidienne est difficile à Aïda où le chômage est massif et où seuls les quelques chômeurs ayant un permis de travail en Israël perçoivent des indemnités. La majorité des gens vivent de l'aide distribuée par l'UNRWA (une organisation des



La façade de l'école d'Aïda, criblée de balles, comme celles de beaucoup de maisons du camp. Celui-ci, situé près de plusieurs colonies israéliennes, a été plusieurs fois au centre d'affrontements avec l'armée...

Nations unies pour les réfugiés).

Il y a cependant une vie culturelle et plusieurs centres d'animation, s'occupant essentiellement des enfants et des adolescents, dont le centre Al Rowwad (le Pionnier). Animé par une équipe de bénévoles et dirigé par le Dr Abdelfattah Abu-Srour, un biologiste né il y a trente-cinq ans à Aïda et qui, après des études en France, est revenu y travailler, Al Rowwad est fréquenté par une cinquantaine d'enfants de 10 à 15 ans qui y dessinent, chantent, lisent, travaillent sur ordinateur et montent des pièces de théâtre.

La troupe en a produit deux, une troisième étant en préparation. Com-

me première action de partenariat, *Solidarité Palestine 18* propose de faire venir à Paris ces enfants pour y donner des représentations. Des particuliers pourraient se charger de l'hébergement, mais il faut trouver un budget pour couvrir les autres frais et surtout le voyage. *Solidarité Palestine 18* l'évalue à 13 000 euros et appelle les services culturels de la mairie à y participer.

D'autres projets sont envisagés pour la suite : création d'un atelier photo pour les jeunes d'Aïda, échanges scolaires, etc.

Marie-Pierre Larrivé

☐ *Solidarité Palestine 18* : 24 rue Custine, 75018. Tél. 01 42 59 06 59.

Dix habitants du 18e, de nationalité étrangère, siègent à l'Hôtel de Ville

Première réunion du *Conseil de la Citoyenneté* parisien, le 12 janvier dernier à l'Hôtel de Ville. Composé de 90 ressortissants étrangers de pays hors Union européenne (donc n'ayant pas le droit de vote chez nous aux municipales), ce conseil, uniquement consultatif, a été créé à l'initiative de la nouvelle municipalité de Paris, pour donner son avis sur tous les problèmes de la cité.

Le 18e, l'arrondissement parisien abritant le plus d'étrangers non communautaires (12,7 % de la population, dont 2,8 % venant de l'Afrique subsaharienne et 3,8 % du Maghreb), y est représenté par dix membres : cinq hommes, cinq femmes.

Vingt-huit candidats de notre arrondissement s'étaient proposés

pour siéger. Dix ont été sélectionnés par le maire de Paris, Bertrand Delanoë, en fonction notamment des âges, des nationalités, des professions. Chawki Amine Beloukarif, Bahija Benkouka, Ali Boujmad, Ahcène Bozetine, Abdelaziz Khamaily, Patricia Lambe, Francine Mercier, Vladimir Najman, Sadio Sidibé Sissoko, Naïma Taleb débattent une fois par mois avec les autres membres du conseil des questions telles que : logement, transports, école, aménagement de l'espace, etc.

C'est le premier jalon d'une démocratie englobant tous les habitants de la capitale, en attendant ce que la plupart des membres du conseil ont déclaré souhaiter : un rapide accès au droit de vote. ■

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes de diverses natures.

■ Jusqu'au 8 mars : Expo sur le plan d'urbanisme du 18e

Une exposition sur le "plan local d'urbanisme" (c'est le nouveau nom du "plan d'occupation des sols") a lieu dans le hall central de la mairie du 28 janvier au 8 mars. Des permanences animées par des agents de la *Direction de l'aménagement urbain et de la construction* seront ouvertes au public samedi 2 février de 9 h 30 à 12 h, et lundi 11 mars de 9 h 30 à 12 h 30. Une réunion publique de concertation est prévue mercredi 6 mars à 18 h 30 dans la salle de fêtes de la mairie du 18e.

■ 2 février : La calligraphie chinoise Porte Montmartre

La bibliothèque de la Porte Montmartre fête le nouvel an chinois avec une conférence-démonstration sur la peinture et la calligraphie chinoises, samedi 2 février à 14 h. (18 avenue de la Porte-Montmartre.)

■ 5 février : La Goutte d'Or, vingt ans d'évolutions

Mardi 5 février à 17 h, à la salle Saint-Bruno, sera présenté l'ouvrage "*La Goutte d'Or, vingt ans d'évolutions*". (Voir l'annonce page 7.)

■ 5 février : Réunion sur l'OPAH de La Chapelle

Mardi 5 février à 18 h 30, à la mairie du 18e, réunion sur l'OPAH (opération programmée d'amélioration de l'habitat) du quartier La Chapelle. Une OPAH permet aux propriétaires qui effectuent des travaux de rénovation de leurs immeubles de bénéficier d'aides financières.

■ 8 février : Inauguration de la "rue de la mode"

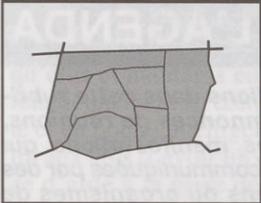
Vendredi 8 février à 16 h, inauguration officielle de la "rue de la mode" (les boutiques de créateurs de mode installées rue des Gardes), en présence de M. Mocho, président de la Fédération du prêt-à-porter, Bertrand Delanoë et Annick Lepetit.

■ 13 février : Après les États généraux de La Chapelle

La réunion publique de "restitution" des États généraux de La Chapelle (voir l'article page 14) aura lieu mercredi 13 février à 18 h 30. Pour le lieu, téléphoner à l'équipe de développement local, 01 42 05 10 11.

■ 25 février : Les associations et les 35 heures

Réunion d'information pour les associations sur le passage aux 35 heures, organisée par l'association *Service 18*, en collaboration avec un consultant spécialiste de la question, lundi 25 février à 18 h dans la salle des mariages de la mairie du 18e.



Des écoles en grève contre la réforme des rythmes scolaires

Un certain nombre d'écoles du 18^e ont été fermées durant plusieurs jours en janvier, en raison d'une grève contre les projets du rectorat et de la mairie de Paris en matière de rythmes scolaires – projets qui prévoient entre autres le samedi libre et la classe le mercredi matin. (Voir l'article dans notre numéro de janvier.)

Une manifestation d'enseignants a eu lieu devant la mairie du 18^e le 23 janvier, jour où la maire recevait les directeurs d'école pour les vœux traditionnels de début d'année.

Un questionnaire à ce sujet a été adressé par le rectorat et la mairie de Paris, aux parents d'une part, aux enseignants d'autre part. Sa formulation est fortement contestée. Il va être dépeuplé en février.

La décision finale sera prise début mars, mais d'ores et déjà M. Ferrand, adjoint au maire de Paris chargé des questions scolaires, a annoncé qu'il n'y aura pas de réforme s'il n'existe pas un consensus suffisant.

Un collectif de sans-papiers dans le 18^e

Le "collectif des sans-papiers du 18^e" est né en septembre, à partir de rencontres notamment autour du DAL (Droit au logement). Il groupe actuellement 95 familles ou célibataires : « 95 dossiers », disent ses responsables. Car chacun des membres du collectif représente un problème. Ils sont de nationalités assez diverses, mais tous originaires d'Afrique noire.

« Je suis en France depuis six ans, raconte l'un. N'ayant pas réussi à obtenir des papiers en règle, je travaille au noir. Aucune protection sociale, pas de défense contre le licenciement. Faute de bulletins de salaire, impossible d'obtenir un logement décent. Et j'ai deux enfants jeunes... »

Certains d'entre eux sont dans cette invraisemblable situation que permet la loi française : non expulsables, mais non régularisés. D'autres, à tout moment, sont menacés d'être arrêtés dans la rue, de perdre leur travail, d'être reconduits à la frontière.

La plupart sont en France depuis longtemps, quelques-uns depuis plus de dix ans. Tout ce qu'ils veulent, c'est pouvoir travailler normalement, se loger, élever leurs enfants normalement, les envoyer à l'école.

Le collectif est hébergé, 42 rue de Clignancourt, par l'Union locale CGT du 18^e. Au cours d'une réunion en janvier, il a lancé un appel aux associations et habitants de l'arrondissement : « Nous avons besoin de votre aide. »



Les boîtes à secrets de l'école Cavé

...ou : comment des élèves de première d'un lycée (option histoire de l'art) et des élèves de CE1 d'une école de la Goutte d'Or découvrent ensemble les trésors artistiques des musées, et réalisent leurs propres trésors.

« **M**aitresse, si je dis mon secret à ma copine, ça reste un secret ? » Julie, la "maîtresse" d'Aïcha, n'a pas encore 17 ans et pourtant, fine pédagogue, elle sait expliquer à la petite fille qu'on peut partager un secret avec une amie sans pourtant le colporter partout. Aïcha est rassurée.

Aïcha, Makabia, Mouss, Fatou... sont élèves de CE1 à l'école du 11 rue Cavé, en pleine Goutte d'Or. Julie et ses camarades sont élèves de première littéraire (option histoire de l'art) au lycée Rodin, dans le 13^e. Julie, qui s'amuse et s'attendrit quand on l'appelle "maîtresse", et les autres participent à un partenariat original : l'animation d'ateliers littéraires et artistiques à l'école Cavé.

C'est la seconde année que fonctionne, sur l'impulsion du nouveau directeur, Youenn Goasdoué, cet appariement nord-sud et ce parrainage des petits par les grands.

Musée du Louvre, département des "Arts premiers"

Tout a commencé en début d'année scolaire par un échange de courrier. Les enfants ont envoyé à leurs correspondants des lettres avec leur description (à quoi je ressemble, mais aussi ce que j'aime et je n'aime pas). On leur a répondu, mais on ne s'est pas vus jusqu'au jour de novembre où, près de la pyramide Peï devant le Louvre, la rencontre a eu lieu. Écoliers et lycéens se sont découverts, ils ont visité ensemble le département des Arts premiers du musée et les petits ont admiré des boîtes à secrets africaines. Extase. « Si on faisait nous aussi des boîtes à secrets ? »

Ce fut décidé, on ferait des boîtes à secrets. (Les grands l'avaient déjà programmé, c'est malin les grands, parfois plein de duplicité). Et rendez-vous à Cavé pour les faire ensemble.

Comment réaliser une boîte à secrets ? Simple. On organise des ateliers d'écriture pour savoir exactement ce que c'est, un secret, et savoir le coucher sur papier. Ils écrivent très bien, ces enfants de 7 ans de Cavé. On organise aussi des ateliers de dessin parce que c'est fun. Certains petits sont tout fiers de savoir mieux dessiner que ces grands qui pourtant sont des "artis-

« Le retour du Petit Cavé » : c'est le titre du journal de l'école, dont le numéro de janvier, rédigé par les enseignants, raconte le partenariat avec le lycée Rodin. Il comporte aussi un article sur les ZEP, qui se conclut sur une phrase significative : « Qui veut la fin donne les moyens... »

tiques ». Et puis, on organise l'atelier d'art.

Sur les tables, du carton, des morceaux de bois, du raphia, du papier crépon, de la pâte à modeler, des plumes... tout ce qu'il faut. On fabrique une boîte en carton à cinq compartiments : un grand dans lequel on mettra une poupée faite maison et quatre petits où on enfermera les secrets des uns et des autres, les secrets partagés. Ce sera très beau.

Vingtième anniversaire des zones d'éducation prioritaires

À la mi-janvier, le recteur de l'académie de Paris, René Blanchet, est venu voir. Il avait choisi l'école Cavé pour célébrer le vingtième anniversaire des ZEP, ces "zones d'éducation prioritaires" où l'on prodigue « plus à ceux qui ont moins », selon la formule d'Alain Savary, le ministre de l'Éducation nationale qui avait inventé les ZEP. L'équipe éducative était fière de ce choix, mais les artistes n'ont pas cessé pour autant leurs activités. Même un recteur ne dérange pas une ruche aussi studieuse !

Les grands vont continuer toute l'année à s'occuper des petits... enfin, jusqu'au printemps parce qu'après, c'est le bac français qui va les occuper. Quand les secrets n'auront plus de secret pour eux,

on passera à autre chose. On visitera ensemble un autre musée, Orsay, et on réalisera ensemble d'autres surprises surprenantes. On montera un atelier sculpture. Et puis, une visite guidée de la Goutte d'Or est au programme aussi, et devinez qui en seront les guides avertis ?

La difficulté et le plaisir d'enseigner en ZEP

L'an prochain, le partenariat CE1 Cavé - première Rodin devrait se poursuivre. Les écoliers de CE1 d'aujourd'hui auront probablement, l'an prochain, la même surprise que ceux de l'an dernier, maintenant grands de CE2, qui ont eu droit à la visite de leurs "maîtres" et "maîtresses" de 2000-2001.

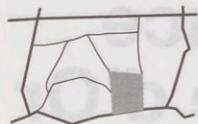
En souvenir du vingtième anniversaire des ZEP à Paris, et pour mettre l'accent sur cette découverte des musées, les enseignants de Cavé ont pris la plume et réalisé en janvier un numéro spécial du *Petit Cavé*, le journal de l'école, d'habitude écrit par les élèves.

Ils s'y racontent, ils racontent les difficultés auxquelles ils sont confrontés, mais aussi le plaisir d'enseigner en ZEP... ou "zone d'excellence pédagogique", comme le directeur traduit ce sigle un peu barbare.

Marie-Pierre Larrivé



Goutte d'or



La culture tombe APIC à la Goutte d'Or

Faire tomber la barrière qui empêche beaucoup de gens de découvrir les richesses des musées, leur montrer que chacun peut y trouver un accès, et des objets répondant à ses propres centres d'intérêt, c'est ce que propose l'association APIC, une nouvelle association du quartier.

Dernière-née des associations du quartier de la Goutte d'Or, l'Association pour la promotion et l'insertion par la culture (APIC) vient d'être créée par Laurent Gomis (directeur de l'entreprise d'insertion *Clair et Net* et coordinateur de l'activité "écrivain public" à *Accueil Laghouat*).

Elle propose des visites commentées au musée, destinées aux habitants et associations de la Goutte d'Or. Ce projet est né de l'intérêt que Laurent Gomis éprouve à aider des personnes socialement défavorisées à s'insérer dans la société, à trouver leur place par une démarche active.

Des endroits trop sacralisés

Et pourquoi pas en allant au musée ? Les musées sont des endroits à la fois beaux et historiques, mais souvent très sacralisés, donc psychologiquement peu accessibles. Y sont conservés toutes sortes d'objets porteurs d'une multiplicité de discours, ce qui devrait permettre

à tous, en définitive, d'y trouver un accès. (La toute récente loi sur les musées replace d'ailleurs les publics au cœur de leurs missions).

Pour l'année 2002, l'APIC a trois interlocuteurs privilégiés : le musée du Louvre, le Musée de la marine et le Musée Picasso. Dans le premier, trois cycles thématiques sont proposés. Celui intitulé *Histoires des écritures* s'intègre particulièrement bien dans un parcours d'alphabétisation : il vise à « une démythification de l'écriture en proposant des liens avec l'apprentissage des savoirs de base ». Tous les aspects de l'écriture sont abordés dans le cours de la visite : matériel, spirituel, voire divin. Le visiteur est amené à traverser pas moins de six départements du musée : l'Orient, les antiquités égyptiennes, les antiquités grecques et romaines, l'Islam, le Louvre médiéval.



Au musée du Louvre, devant le tableau gigantesque *Le sacre de Napoléon*, de Louis David. «Un cycle pour découvrir les œuvres les plus célèbres du musée...»

Le cycle intitulé *Chefs d'œuvre*, lui, ambitionne de faire découvrir les pièces les plus célèbres des collections, de la *Vénus de Milo* à la *Joconde*. C'est « un accès aux œuvres d'art du patrimoine universel, vocation principale de l'institution muséale ».

Pourtant, on ne pouvait pas aller au musée du Louvre sans passer aussi par le département dit des *Arts premiers* (Afrique, Océanie, Amériques). C'est sur lui que porte le troisième cycle de visites qui aborde le caractère universel de ces sculptures et, par là, peut « aider à une réappropriation d'une culture d'origine ».

Au musée de la Marine, la visite porte sur les *Histoires de voyages*. C'est l'occasion « d'échanger sur les grandes découvertes, les migrations volontaires ou forcées... ».

Au musée Picasso, ce sont les deux formes primordiales de l'art, *Peinture et sculpture*, qui sont abordées à travers des œuvres couvrant différentes périodes de création de l'artiste le plus célèbre du XXe siècle.

Des supports de parole

Les visites commentées durent trois heures (avec vingt minutes d'entracte) et sont basées sur la notion d'interactivité : c'est-à-dire que les participants sont amenés à faire partager leurs connaissances, leurs expériences et surtout leurs émotions, car il s'agit, avant tout, de travailler sur le ressenti et d'utiliser les œuvres comme des supports de paroles.

L'APIC compte aussi permettre

aux habitants de la Goutte d'Or de sortir de leur quartier, chose souvent rare pour nombre d'entre eux, faire en sorte qu'ils s'approprient un peu plus Paris, et ainsi qu'ils gagnent en autonomie dans la cité où ils vivent. D'autant que c'est une rencontre avec le beau Paris qui est proposée, avec ses musées prestigieux et avec des lieux qui le sont tout autant : les quartiers historiques du 1^{er} arrondissement (cœur de Paris) et du Marais (Paris médiéval), du Trocadéro face à la tour Eiffel, monument plus qu'emblématique de la capitale.

Comme des touristes

L'APIC ne compte pas s'arrêter en si bon chemin et met sur pied, parallèlement, un programme de conférences à la salle Saint-Bruno dont le thème devrait encore être la grande ville, mais ne dévoilons pas tout...

Emporté par son élan, Laurent Gomis nous avoue, lui, un de ses rêves : mettre à disposition des habitants de la Goutte d'Or, chaque samedi, un car qui sillonnerait Paris et ses environs pour permettre à un grand nombre de personnes de découvrir les grands monuments ; comme de vrais touristes, quoi ! Mais ça, ce sera une autre aventure...

Claire Heudier

□ Les visites sont prévues pour des groupes d'adultes de dix à vingt personnes, les samedis de 9 h 30 à 12 h 30. Un calendrier de plus de trente dates, débutant le 2 février au musée du Louvre, est établi.

Renseignements : APIC, 15, rue Laghouat, tél. 01 45 75 25 42.

Habitants, habitantes, découvrez votre quartier autrement : La Goutte d'Or en chiffres.

L'Observatoire de la vie locale du quartier de la Goutte d'Or (association Salle Saint-Bruno) a mené en collaboration avec l'Atelier parisien d'urbanisme (APUR) un travail d'exploitation des données du recensement de 1999.

Ce travail fera l'objet d'un ouvrage intitulé « *La Goutte d'Or, 20 ans d'évolutions* », à paraître en février 2002. Autour de trois grands thèmes (démographie, activité, logement), cette étude tente de mesurer les évolutions du quartier depuis 1982, en les mettant en relation avec les interventions publiques qui y ont été menées (opérations de rénovation et d'amélioration de l'habitat, politique de la ville).

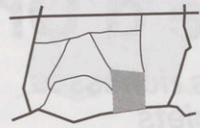
Elle fera l'objet d'une présentation publique **mardi 5 février 2002 à 17 h à la Salle Saint-Bruno.**

Association Salle Saint-Bruno

9, rue Saint-Bruno
75018 Paris

Contact : Sandra Hueber, 01 53 09 99 22.

Goutte d'or



La Goutte d'Ordinateur : un espace multimédia au cœur de la Goutte d'Or

La toute nouvelle association *La Goutte d'Ordinateur* a inauguré fin janvier son espace multimédia à l'angle des rues Myrha et Léon. Avec une dizaine d'ordinateurs en consultation, des connexions Internet et la possibilité de s'initier à différents logiciels, ce lieu associatif ouvert aux particuliers et aux associations était très attendu.

Mais attention, ce n'est pas un prestataire de service au même titre qu'un cybercafé, il s'agit d'une association inscrite dans le dispositif "politique de la ville", et pour laquelle l'outil informatique ne devient qu'un moyen parmi d'autres de

renouer le lien social. Dans un premier temps, son travail sera de sensibiliser à l'utilisation des outils d'Internet et de proposer une initiation aux outils de la bureautique, pour s'ouvrir, à plus long terme, à l'utilisation de logiciels plus pointus de développement des CD-Rom ou du traitement de l'image.

L'idée de construire un tel lieu a germé en 1997 dans la tête des membres de quatre associations (ADOS, APSGO, LAGO et la Salle Saint-Bruno), pour lesquelles le quartier ne devait pas rater le coche des nouvelles technologies. «Les habitants d'un quartier comme la Goutte

d'Or, déjà victimes pour une partie d'entre eux de situation d'exclusion, ne doivent pas être exclus de ce support», explique Djamel Legheraba, directeur de *La Goutte d'Ordinateur*. Ici, il ne s'agit pas de consommer du multimédia mais de travailler sur des projets d'insertion, de recherche d'emploi et de lutte contre toutes les formes d'exclusion.

Il ne s'agit pas non plus d'un organisme de formation en tant que tel, mais d'un espace de sensibilisation et d'initiation. «Nous voulons susciter une envie, et si une personne souhaite se former plus profondément à l'informatique et au multimédia,

nous la dirigerons vers des centres de formations plus classiques.»

La Goutte d'Ordinateur va organiser une enquête auprès des habitants du quartier (particuliers, commerçants, associations, etc.) afin d'obtenir un diagnostic précis des besoins. Pour l'heure, l'association cherche des bénévoles et souhaite recruter un animateur (emploi jeune) possédant de bonnes bases en informatique et une expérience en animation.

Nadia Djabali

□ La Goutte d'Ordinateur : 7 rue Léon. Tél : 01 42 51 03 61
Mail : goutedordinateur@wanadoo.fr

Un automne permanent de promesses mirobolantes : les prospectus des marabouts

Voilà de nombreuses années que des petites feuilles multicolores virevoltent au gré des courants d'air de nos stations de métro.

De Barbès à Clignancourt en passant par Marx-Dormoy et Jules-Joffrin, les papillons publicitaires des marabouts, guérisseurs, "amoureux-logues", médiums, génies nous rappellent que le monde est fait de «mauvais esprits ensorceleurs et envoûteurs» contre lesquels le combat est possible.

Réussite à 100 000 %

Quarante-huit heures, trois jours, cinq jours, une semaine, dix jours, nos protecteurs ont besoin de délais variables pour garantir une réussite jusqu'à 100 000 %. Car notre 18e arrondissement a l'immense chance d'accueillir, semble-t-il, les meilleurs marabouts de la planète. Certains sont issus du «Grand Centre le plus important de la médiumnité Africaine», d'autres comptent parmi les «plus grands médiums de la Casamance Sénégalaise», «de notoriété mondiale», «consultés par de grandes célébrités» et possédant de «redoutables dons de naissance».

"Filtre" (sic) d'amour

«Il n'y a pas de problème sans solution», en effet, «tous les problèmes de la vie moderne peuvent être Affrontés». Certains utilisent une formulation brève, efficace et explicite : «Santé – Sports – Affection – Argent», quand d'autres sont



Des papillons qui, par milliers, jonchent le sol autour du métro Barbès...

plus mystiques : «destruction des maléfices», «désenvoûtement contre le satanisme», «pouvoirs occultes», «protection contre les mauvais sorts», «combat les Influences du Mal», voire poétiques : «filtre d'amour», «harmonie du couple», «un pouvoir formidable peut changer vos rêves en réalité».

Depuis 1994 (année où débute ma collection de papillons), nos guérisseurs traitent les mêmes problèmes : argent, examens, jeux, affection, réussite aux sports, puissance sexuelle et «retour de l'être aimé qui courra derrière vous comme un chien derrière son maître» sont les services les plus proposés.

Les papillons laissent toutefois lire quelques thématiques nouvelles ces dernières années. Vous trouve-

rez ainsi des relais possibles aux services publics («trouver un emploi»), aux diététiciens («obésité»), aux psychologues («vaincre les angoisses et les peurs»), aux médecins («abandon de l'alcool et du tabac»), et même aux gynécologues («examen du sexe») !

Enfin, l'argent ne doit surtout pas être une entrave. Vous pourrez trouver une possibilité adaptée, quelle que soit votre bourse. Le «paiement selon vos moyens» est parfois proposé, mais vous trouverez aussi des «facilités de paiement», voire des «voyages gratuites sur place le vendredi». Avec un peu de chance, vous tirerez même un ticket vous offrant une «2ème séance gratuite jusqu'au ...». Faites vos jeux !

Sandra Hueber

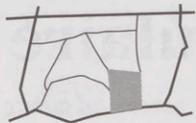
Droit au calme : «L'urgence, c'est tout de suite»

Samedi 12 janvier, les membres de l'association *Droit au calme* s'étaient donné rendez-vous pour leur première manifestation de l'année. Mot d'ordre : «Plan d'urgence : nous voulons des actes !» La nouvelle présidente de l'association, Bernadette Delmotte¹, a souhaité «que cette année 2002 soit l'année de Château-Rouge».

«Il faut, a-t-elle dit, continuer à lutter et se mobiliser. Il y a eu des avancées, notamment la présentation du "plan d'urgence" pour le quartier par la mairie. Maintenant nous demandons des actes. Bertrand Delanoë avait annoncé la nomination avant le 31 décembre d'un "Monsieur (ou Madame) Château-Rouge", personnage rattaché à la mairie de Paris et qui doit coordonner la mise en œuvre du plan d'urgence. Nous sommes le 12 janvier, il n'y a personne de désigné ! Nous devons avancer sur des points comme : l'exercice du commerce de gros, la vente illégale de boissons, le respect de l'hygiène et la sécurité, les ordures sauvages, les lieux d'accueil pour toxicomanes à côté des écoles... Nous ne baisserons pas les bras. Urgence, c'est maintenant, c'est tout de suite !»

Cent à cent trente personnes ont sillonné les rues du quartier en scandant : «La rue aux habitants» et «Château-Rouge urgence». Certains levaient au ciel des panneaux avec les slogans : «Travail clandestin dans la rue. Où est l'inspection du travail ?», «Respect de la loi : Vaillant au boulot», «Fermer les repairs des dealers»...

1. Le président était auparavant François Lamude, mais celui-ci, ayant obtenu un logement dans le 17e et n'habitait plus le secteur Château-Rouge, a passé la main.



Le distributeur du métro Barbès : bis, ter, semper cassis

Le "fabuleux destin" du distributeur de cartes orange du métro Barbès-Rochecouart se poursuit.

Souvenez-vous : début octobre, au moment de l'achat des coupons mensuels, la machine située dans l'accès côté boulevard Rochechouart était cassée. Réparée dans le mois, elle était de nouveau hors service début novembre. Début décembre, miracle, elle était en état de marche, mais c'est le distributeur de tickets à l'unité qui ne fonctionnait pas. Début janvier...

Le 2 janvier, alors même que les haut-parleurs ratapiques annonçaient que la carte de décembre était encore valable toute la journée, mais que l'on avait intérêt (fautes d'euros en caisses) à privilégier les achats aux distributeurs par carte bancaire, l'usager qui voulait accéder à la machine se trouvait face à un mur. Le distributeur maudit n'était pas seulement en panne, il avait disparu corps et biens, caché derrière une paroi de contreplaqué blanc. Le 3 janvier, idem. Le 4, le 5, le 10, le 22... idem.

Dans l'autre accès, côté boulevard de la Chapelle à mi-hauteur, les distributeurs sont également hors d'usage, cachés là aussi derrière des panneaux de bois. Et comme, de ce côté-là, souvent, le guichet est fermé... que peut faire l'usager s'il ne veut pas passer en fraude ?

Peut-être des techniciens sont-ils enfermés derrière ces parois de bois, n'osant pas sortir parce qu'ils n'ont pas su contraindre les engrenages à se convertir en euros ? Faudra-t-il pétitionner pour exiger leur libération ?

Nettoyage : horaires modifiés

Pour ce qui est du nettoyage de la station, les horaires ont été modifiés, permettant un enlèvement des gros détritus en après-midi. Mais la RATP se dit «réaliste», on n'aura pas satisfaction tant que l'ouverture côté Guy-Patin ne sera pas faite (septembre 2002). L'espace actuel, trop restreint pour trop de passages, rend illusoire la propreté des sols, explique-t-on.

Pendant ce temps, les travaux d'aménagement de l'espace sous le viaduc, côté Guy-Patin, continuent. La RATP avait promis d'informer par affichage. Ce n'est pas encore fait. Les panneaux d'information légaux (nature des travaux, entreprises intervenantes) «seront installés début février», précise-t-on. Pour les panneaux dits "événementiels", informant sur l'avancée des travaux, «il faudra attendre un peu», précise la RATP, car il s'agit d'un autre budget. Mais un courrier explicatif sera adressé par voie postale aux habitants du quartier Barbès, nous promet-on. ■

Multicultures : des concerts dans les cafés du "dernier village de Paris"

L'association Multicultures, née il y a quelques mois de rencontres dans un café de la rue Doudeauville, affiche un objectif : à partir de la musique, inciter les gens à se parler.



Christian Adnin (www.chambrenoire.com)

Un des concerts organisés par Multicultures à l'Omadis, rue Doudeauville.

La rencontre a lieu à L'Omadis (anciennement Chez Mario et fils), 43 rue Doudeauville, à la Goutte d'Or. Café, salle de concert, c'est aussi le local de l'association Multicultures, dont Djimi est un des piliers depuis que le président s'est expatrié à Avignon. Actif et passionné, il habite Bois-Colombes mais consacre tout son temps à Multicultures et à "la Goutte".

L'association Multicultures s'est créée il y a un an. À l'origine, il y a l'Expression des peuples, née d'un désir de faire bouger le quartier, et qui fonctionne toujours : tous les vendredis soirs ont lieu à 18 h 30 à L'Omadis des réunions. «Au début, raconte Djimi, les gens se retrouvaient au bar pour échanger et apporter leurs savoirs. De ces rencontres informelles a émergé une envie d'aller plus loin, qui s'est concrétisée avec Multicultures.»

Scène ouverte le jeudi

Multicultures organise des concerts bénévolement dans quelques bars affiliés. L'Ambassade des brasseries, rue de la Chapelle, et surtout L'Omadis sont les endroits qui tournent le mieux. Il y a aussi le Rendez-vous des amis, rue Léon. La Goutte rouge, rue Polonceau, a accueilli aussi des concerts de Multicultures.

Avec le CIM (Centre d'informations musicales), l'école internationale de jazz qui se trouve un peu plus haut dans la rue Doudeauville, au 83 bis, Multicultures a créé un partenariat pour donner l'occasion aux élèves de se

confronter avec le public. Ils sont payés "au chapeau". Les spectacles sont gratuits.

Les animateurs de Multicultures s'occupent de tout ce qui est technique, de l'organisation et de la programmation. Le choix est multi-ethnique, aussi bien rock, salsa, guinguette... Tous les jeudis, à L'Omadis, se tient une scène ouverte qui permet à des musiciens qui ne se connaissent pas de faire un boeuf ensemble. C'est de cette initiative qu'est issu, par exemple, Vigipirate orchestra, groupe de jazz fusion qui s'est déjà produit deux fois au square de Clignancourt.

Djimi s'occupe en effet également, avec l'association EPOC

(Ensemble pour Clignancourt), des "concerts au kiosque" qui ont eu lieu au square de Clignancourt.

Multicultures met aussi sur pied des expositions et des ateliers. L'association publie enfin, depuis peu, un journal intitulé Goutte émoi ça, distribué gratuitement dans plusieurs commerces du quartier.

«Multicultures est un concept, explique Djimi : assister à des concerts gratuits, inciter les gens à venir se balader dans un quartier défavorisé pour qu'ils se rendent compte que la Goutte d'Or n'est pas ce qu'on en dit parfois. Je pense que c'est l'un des derniers villages de Paris, qu'il faut

valoriser, tout en le laissant comme il est. Dans les autres lieux, les gens viennent au concert mais ne restent pas sur place. Notre but est qu'ils se parlent.»

Pour le moment, Multicultures vit sans aucune subvention. «Je suis en train de monter un dossier, dit Djimi. Nous avons besoin d'une aide matérielle pour procurer de vrais espaces aux artistes, et d'un local. Aujourd'hui, on nous prête jusqu'à la photocopieuse. Mais toutes les bonnes volontés et les contacts sont les bienvenus. Il y a vraiment de quoi faire pour exploiter la richesse culturelle de la Goutte d'Or.»

Florence Blondel

Silence, on tourne à L'Olympic Café

L'Olympic Café a été fermé durant la première quinzaine de janvier. Plus de bons coups à boire, de petites bouffes ni de musiques affables, mais les habitués n'ont pas désespéré, au contraire. Leur café préféré tenait le haut du pavé rue Léon, choisi comme décor principal pour un film de long métrage.

Rebaptisé Café Tarik pour l'occasion, L'Olympic a prêté sa salle pour le tournage de Vivre me tue, un film réalisé par Jean-Pierre Sinapi (Nationale sept). Cela raconte la vie à la Goutte d'or de deux frères, deux jeunes Français d'origine marocaine, Paul l'intello et Daniel le culturiste, leurs difficultés pour être eux-mêmes, tiraillés entre deux cultures, victimes du racisme ordinaire s'ajoutant au problème d'être jeu-

ne aujourd'hui, aspirant à un imaginaire meilleur.

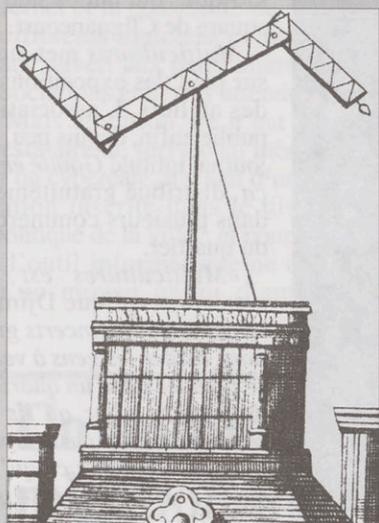
Vivre me tue est tiré du roman écrit par Paul Smaïl, livre autobiographique peut-être, l'auteur laisse volontairement planer le doute. Livre rageur mais positif et tonique aussi, souvent drôle, parfois tendre, maniant avec bonheur les styles : un français châtié irréprochable dans la voix off du narrateur et le franco-arabe de tous les jours ou le verlan de la rue dans les dialogues.

Dans le film, dont le tournage doit durer jusqu'à la mi-février, Sami Bouajila est Paul et Jalil Lespert est Daniel tandis que Sylvie Testud prête son visage à Myriam, la jeune fille que Paul aime. Djemel Barek, enfin, est Tarik, l'homme du Café Tarik, autrement dit L'Olympic. ■

Sur la Butte, en allant vers le funiculaire

Voici, ce mois-ci, des rues situées, grosso modo, entre la rue Ravignan et le funiculaire. Nous avons déjà évoqué les rues Véron (voir notre n° 70), des Abbesses, des Martyrs, d'Orsel, Yvonne-Le-Tac (n° 72), et André Barsacq (n° 76).

● Rue Chappe : le télégraphe



Le système de bras articulés du télégraphe Chappe.

L'ingénieur **Claude Chappe** (1763-1805) est l'inventeur du *télégraphe optique* qui permettait de transmettre des messages sur des centaines de kilomètres grâce à des bras d'acier articulés, installés de loin en loin sur des tours-relais. Les trois bras de l'appareil, observables à grande distance, pouvaient être disposés de 77 façons, chaque configuration représentant une lettre.

En avril 1793, la Convention, qui dirige la France, adopte le système. Il faut un an pour installer la première ligne de télégraphe entre Paris et Lille. À Paris, le poste central est au Louvre, et le premier relais est à Montmartre, sur une tour bâtie au-dessus de l'église St-Pierre. Le premier télégramme officiel est transmis le 1^{er} septembre 1794, passant de relais en relais de Lille à Paris. Signe Lazare Carnot, il annonce la victoire de Condé-sur-Escaut.

La tour du télégraphe à Montmartre sera mise hors service par un incendie en 1844. Le télégraphe optique sera abandonné en 1864 : le télégraphe électrique prend le relais.

● Rue Androuet : un architecte sous Henri III

La famille Androuet du Cerceau a été une fameuse famille d'architectes des XVI^e et XVII^e siècles. (Le nom "du Cerceau" venait d'un aïeul marchand de vin qui avait pour enseigne un de ces cerceaux de fer servant à "fretter" les barriques.)

Le plus célèbre, dont notre rue porte le nom, fut **Jacques Androuet** (1515-1592). Entre autres travaux,

en 1578 il traça les plans du pont Neuf, qui allait être pendant longtemps le plus long et le plus large des ponts de Paris : assis sur douze arches, il portait des maisons abritant dix-huit boutiques. Sa construction allait durer jusqu'en 1604.

Jacques Androuet construisit plusieurs des plus beaux hôtels particuliers de Paris : l'hôtel Carnavalet (qui avait été commencé par Jean Goujon et qui, après Androuet, fut achevé par Mansart), l'hôtel de Sully, l'hôtel de Mayenne, l'hôtel de Séguier... Henri III lui demanda des plans pour l'agrandissement du château des Tuileries et la construction de la Grande Galerie le reliant au Louvre. Mais Androuet ne put pas conduire lui-même ces travaux : il était protestant et c'était l'époque des guerres de religion. En 1585, pour échapper aux persécutions, il se réfugia à Turin chez le duc de Savoie, et ne revint plus en France.

● Audran, Drevet, Tardieu : des dynasties de graveurs

Autrefois, il n'existait qu'un seul moyen pour reproduire des images en nombre : la gravure. Les tableaux célèbres étaient connus à travers l'Europe grâce à leurs reproductions en gravures, et il en était de même des monuments, et des portraits de gens importants.

Les graveurs reproduisaient des tableaux peints par d'autres artistes, ou bien diffusaient leurs propres dessins. Ils employaient parfois de nombreux ouvriers et se transmettaient leurs ateliers de père en fils. On trouve ainsi plusieurs dynasties françaises de grands graveurs.

● **Charles Audran** (1594-1674) fut le premier d'une lignée de seize graveurs célèbres portant ce nom.

Le plus illustre de la dynastie est **Gérard II Audran** (1640-1703), "graveur du roi". Il collabora avec Charles Le Brun, "premier peintre" de Louis XIV, et obtint un succès considérable en reproduisant ses gigantesques toiles *Les batailles d'Alexandre*, avec une extrême minutie. Il est aussi l'auteur de planches d'après Raphaël, Titien, Poussin, ou d'après ses contemporains, comme Mignard, et d'un traité sur *Les proportions du corps humain d'après les plus belles statues de l'Antiquité*.

Charles III Audran, neveu de Gérard II, fut non seulement graveur mais aussi peintre et sculpteur. Il se spécialisa dans les "ornements" et travailla aux décors des châteaux de Versailles, de Sceaux, de la Muette, du Louvre, des Tuileries, réalisant des "grotesques" (sculptures de fantaisie), des rinceaux, des plafonds décorés, pleins de verve et d'imagination, avec motifs chinois, animaux exotiques, scènes de comédie... Wat-

teau à ses débuts travailla avec lui.

C'est un autre Audran, **Benoît II**, qui fut plus tard le principal graveur des tableaux de Watteau.

● **Pierre Drevet** (1664-1739), graveur spécialisé dans les portraits, imposa un style qui donnait de l'importance aux accessoires, aux vêtements, au décor, aux meubles ou aux paysages entourant le personnage représenté. Il était célèbre pour son art à rendre en noir et blanc la diversité des étoffes, des métaux... Il réalisa des portraits de Louis XIV, de la duchesse de Nemours, du duc du Maine, de Boileau, Girardon, etc.

Son premier fils **Pierre Drevet II** (1697-1739) fut lui aussi fameux pour ses portraits gravés, ainsi que pour des sujets religieux ou mythologiques : "*Adam et Ève*", "*Louis XV dans sa jeunesse conduit par Minerve au temple de la Gloire*", etc. Tous deux travaillèrent avec le peintre portraitiste Hyacinthe Rigaud.

Son second fils **Claude Drevet** fut aussi spécialisé dans le portrait.

● **Nicolas-Henri Tardieu** (1674-1749) a été l'élève de Gérard Audran (voir ci-dessus). Il a gravé d'après Le Brun et d'après Watteau. Être capable de collaborer avec deux artistes aussi différents prouve une certaine virtuosité technique.

Son neveu **Pierre-François Tardieu** (1711-1774) a gravé les œuvres du peintre Oudry, et illustré les *Fables* de La Fontaine, l'*Histoire naturelle* de Buffon, etc. Son petit-fils **Charles-Jean**, dit Tardieu-Cochin (1765-1830), graveur et aussi peintre, est notamment l'auteur d'un tableau célèbre qu'on peut voir au château de Versailles, "*Henri IV devant Paris*". Il y a aussi **Pierre-Alexandre** (1756-1844), graveur de portraits, **Antoine-François** (1757-1822), graveur géographe, **Ambroise** (1788-1841), auteur notamment d'une *Galerie des uniformes des gardes nationaux* (1817), et quelques autres Audran.

● Rue La Vieuville : une société de bienfaisance

Mathurin Micault de La Vieuville (1755-1829) était issu d'une famille noble qui a compté un conseiller privé de Henri III et un ministre des finances de Louis XIII.

En 1771, Micault de La Vieuville est garde du corps du comte d'Artois (le futur Charles X, frère de Louis XVI). En 1790, au début de la Révolution, il est écuyer de la comtesse de Provence (épouse de l'autre frère de Louis XVI, le futur Louis XVIII). C'est donc un proche de la famille royale. Cela lui vaut d'être emprisonné sous la Terreur, mais il échappe à la guillotine et se retire «dans la vie privée». En 1814, au retour de la royauté, il reprend du

service dans les gardes du comte d'Artois, jusqu'à sa retraite avec le grade de lieutenant-colonel.

Il était surtout connu comme membre de plusieurs sociétés de bienfaisance, et c'est ce qui lui vaut d'avoir donné son nom à cette rue. Il a fondé en 1804 à Montmartre, rue des Martyrs, l'*asile de la Providence* où il accueillait des vieillards ou infirmes, puis plus tard l'*Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis*.

● Rue Foyatier : un sculpteur du XIX^e siècle



La statue de Jeanne d'Arc à Orléans, œuvre de Foyatier.

La génération de sculpteurs français qui ont eu la quarantaine sous Louis-Philippe (David d'Angers, Pradier, Foyatier, Rude, etc.) fut marquée par l'académisme. Ces hommes travaillaient pour les commandes officielles ou pour une bourgeoisie conservatrice, leurs œuvres s'en ressentaient. Seul Rude, l'auteur du bas-relief *la Marseillaise* sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, tranche par une réelle force créatrice.

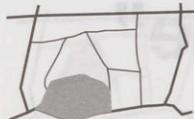
Denis Foyatier (1793-1863), convenablement conformiste, fut bien vu par les pouvoirs et ne manqua pas de commandes. Il est notamment l'auteur de la statue équestre de Jeanne d'Arc à Orléans, d'un *Spartacus brisant ses chaînes* qu'on a vu dans le jardin des Tuileries, de la frise de l'Arc de triomphe.

● Rue des Trois-Frères, rue Gabrielle, rue Berthe. Rue Piemontesi

Beaucoup de rues, qui étaient à l'origine des voies privées, ont reçu leur nom du propriétaire du terrain. La **rue des Trois-Frères** a été baptisée ainsi par le propriétaire M. Viguès en l'honneur de ses trois fils. Un autre a donné le prénom de sa fille à la **rue Berthe** et celui de sa femme à la **rue Gabrielle**.

Quant à **Piemontesi**, c'était le maire de Montmartre de 1850 à 1855. (À cette époque, Montmartre était une commune à part entière.)

Montmartre



Aménagement des boulevards de Rochechouart et de Clichy : le point de vue de l'ADDM

Dans la discussion qui continue sur le réaménagement des boulevards de Clichy et Rochechouart, l'ADDM-18 (*Association de défense de Montmartre et du 18^e*) a fait connaître ses propositions. Quatre chapitres :

- **Les trottoirs** : Le maître mot est de «*les dégager au maximum au profit des piétons*». Ceci implique un élargissement des trottoirs, la suppression des étalages extérieurs des magasins («*y compris et surtout Tati, Sympa et autres*»), la diminution des terrasses pour les cafés, le couplage des poteaux indicateurs avec les lampadaires, l'abaissement des bordures de trottoirs pour faciliter le déplacement des handica-

pés, l'éradication des joueurs de bonneteau.

- **Les chaussées** : L'ADDM n'hésite pas à préconiser, notamment, «*une seule voie de circulation entre le couloir d'autobus (en site propre) et la file de stationnement latéral*». Elle voudrait qu'on réglemente les horaires des livraisons.

- **Le terre-plein central** : «*Nous aspirons à en faire un lieu de promenade ombragé, avec des espaces verts et des emplacements pour les enfants... un espace de rencontre entre voisins et amis...*» L'ADDM veut réserver aux piétons la totalité du terre-plein et se prononce contre des pistes cyclables à cet endroit : elles

devraient être sur la chaussée. «*Nous craignons que les pistes cyclables soient utilisées aussi par les deux-roues motorisés, comme cela s'est produit ailleurs*», nous dit Claude Afolter, vice-président de l'ADDM.

- **Les immeubles et façades** : Inciter les commerçants à repeindre et embellir leurs devantures, nettoyer les façades de l'Élysée-Montmartre et du Trianon, ainsi que du lycée Jacques-Decour... Supprimer les publicités lumineuses géantes. (À ce sujet, voir page 4.)

□ Pour des informations plus complètes et plus détaillées sur ces propositions : ADDM-18, 4 rue Lamarck. 01 46 06 42 02.

Rue Tourlaque, deux roues en l'air

C'était le 6 janvier. Le conducteur a peut-être pris le tournant trop vite, n'a pas vu que la rue Tourlaque était barrée, et la voiture s'est retrouvée l'avant suspendu au-dessus d'un remblai, comme sur une rampe de lancement, deux roues dans le vide. La rue Tourlaque reste barrée depuis que s'y était produit un affaissement, le 11 novembre : les services techniques font des analyses du sous-sol.



Christian Adnin (www.chambrenoire.com)

Montmartrobus : nouveau, pas forcément mieux

**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Mimogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

Les nouvelles voitures du Montmartrobus, plus petites, plus silencieuses et entièrement électriques, ont été inaugurées en juin 2001. Ces changements avaient pour but d'améliorer son fonctionnement, et notamment rendre la circulation plus facile dans les rues étroites de la Butte. Car le Montmartrobus rencontre trop souvent d'énormes difficultés en raison de voitures en stationnement interdit qui l'empêchent de tourner.

Mais la médaille a son revers, et les usagers réguliers souffrent, avec ces nouvelles voitures, de quelques désagréments. *Le 18e du mois* y a déjà fait écho (voir notre n° 76, en page 2).

D'abord, ce nouveau Montmartrobus est moins facile d'accès pour les personnes

âgées qui constituent la majorité de la clientèle, car la marche d'accès n'est pas surbaissée comme l'était celle des anciens bus.

Ensuite, il est peu pratique avec un changement de niveau intérieur, qui ne permet aux poussettes que l'accès à la première partie du véhicule, rendant le passage vers l'arrière plutôt acrobatique lorsqu'il y a beaucoup de passagers.

Enfin, il est plus petit qu'auparavant, ce qui vaut aux usagers de certaines stations, à partir de Lamarck notamment (dans le sens mairie-Pigalle), de le voir passer bondé.

Ces incon vénients ont été évoqués au Conseil de Paris lors d'une question orale de Roxane Decorte, élue (RPR) du 18e. Mais la solution appartient évidemment à la RATP. ■



L'aubergine amoureuse

Pendant plusieurs années, le restaurant italien de Filippo, en haut de la rue des Martyrs, connut un succès permanent, tant la cuisine apprise dans le giron de la grand-mama était originale et succulente.

Un jour notre cuisinier eut la bougeotte et partit se balader sous d'autres cieux, c'était bien triste pour nos papilles. Mais, coucou ! Le revoilà, sans tambours mais avec fourchettes, quelques mètres plus haut, au 41 rue des Trois-Frères, voisin du théâtre *Le Tremplin*.

L'ami Filippo, tout en rondeurs, nous revient dans ce petit restaurant au décor un peu triste, mais aux assiettes joyeusement savoureuses.

Toujours, le principe des formules copieuses pour une cuisine originale et inventive. On se régale comme au bon vieux temps et le service est particulièrement présent et gentil. Alors...

Deux formules. À 10 €, toutes les entrées, à volonté. À 14 €, les entrées + pâtes + dessert.

Paul Dehédin

□ *La melanzana inamorata* (L'aubergine amoureuse). 41 rue des Trois-Frères. 01 42 62 30 75.

Le Zouave est mort, vive le Zouave

On peut à nouveau faire "le Zouave", 8 rue Durantin. Fermé depuis juillet, le restaurant préféré de beaucoup d'habitants du quartier (et d'ailleurs) a rouvert. Coup de neuf pour le même décor, murs crème, comptoir en bois ciré, tables de bistrot à dessus de marbre, mais nouveaux propriétaires. Lionel, qui tenait le restaurant depuis 1997, est parti pour d'autres aventures, place à Jean-Louis et Dominique.

Le *Zouave Gobichon* s'appelle désormais *Zouave des Abbesses* (plus facile à situer), mais on peut encore s'y "gobichonner", c'est-à-dire festoyer et mener joyeuse vie.

Montmartrois de la rue du Mont-Cenis, Jean-Louis et Dominique sont nouveaux venus dans la restauration (il est dans la communication, elle est directrice d'un hôpital de jour pour ados), mais ils sont fins gourmets, et fins cuisiniers. «*On aime bien manger et partager ce qu'on aime*», disent-ils. Le nouveau Zouave offrira leurs recettes favorites, celles de Dominique essentiellement.

«*Je fais une cuisine traditionnelle, remettant au goût du jour des recettes oubliées et des légumes du passé comme les topinambours ou les salsifis frais*, dit-elle. *Produits frais entièrement, pas de surgelés, et tout fait maison y compris les desserts, crèmes aux œufs, crumbles, éclairs... Cuisine au gaz, bien meilleure qu'à l'électricité, et le tout "lavé" par quelques bons vins d'Anjou, le pays de Jean-Louis, et d'ailleurs aussi.*»

La carte du Zouave va changer à chaque saison, exigence de produits frais oblige. Ah oui, à ne pas oublier : il y aura régulièrement des expos au Zouave des Abbesses.

Du mardi au vendredi, le restaurant est ouvert à midi avec tartes salées, charcuteries, fromages et desserts. Le soir (du mardi au dimanche, de 18 h 30 à minuit), la vraie cuisine élaborée se déploie. On peut manger à la carte ou choisir des formules à 16 et 21 €. Le vin est servi en "pots lyonnais" à 8 € ou en bouteilles de 12 à 25 €.

Marie-Pierre Larrivé

□ *Le Zouave des Abbesses*, 8 rue Durantin. 01 42 64 00 08.

Clignancourt



La "Ligue des droits de l'homme" a installé son siège dans le 18e

L'association historique de défense des droits de l'homme et du citoyen a installé son siège national au 138, rue Marcadet.

Le rez-de-chaussée du 138 rue Marcadet porte encore l'enseigne de son précédent propriétaire, une entreprise de téléphonie. Seule une affiche placardée sur une vitrine indique qu'une des plus vieilles associations au monde, la Ligue des droits de l'homme et du citoyen (LDH), et ses quinze permanents nationaux ont pris leurs quartiers dans notre arrondissement depuis le 15 octobre.

Ancrage dans la vie locale

Fondée en 1898, en pleine affaire Dreyfus, et alors que la République n'a que 28 ans, la LDH est devenue très vite un des principaux moyens d'expression de ceux qui portent en eux les valeurs de 1789, selon lesquelles "les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits". Créée sous la forme d'une association de fait, avant de devenir trois ans plus tard une association selon la loi de 1901, la LDH compte actuellement 9 000 membres et regroupe 320 sections locales. Des sections qui n'ont pas la forme juridique d'associations, mais dont l'autonomie, notamment politique, est garantie par les statuts de la LDH.

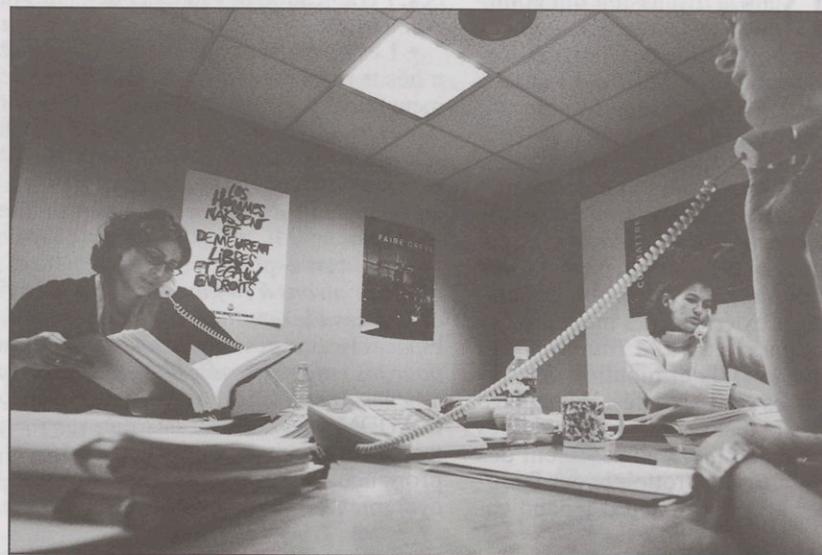
Les sections sont libres de mener les actions qu'elles veulent dans la seule limite des décisions de congrès. «Une garantie qui n'est pas que formelle, mais s'inscrit dans l'histoire et la tradition de la Ligue», précise Michel Tubiana, le président de la LDH. Les sections ont toujours été extrêmement jalouses de leur auto-

nomie par rapport au "national", ce qui justifie leur ancrage dans la vie locale. La réalité du pouvoir politique dépend encore totalement des militants bénévoles, ce qui devient rare de nos jours.»

Rue Jean-Dolent

D'abord installée rue Jacob, la LDH achète ses locaux de la rue Jean-Dolent (14e) en 1930. «Des locaux devenus historiques par la durée de leur occupation (jusqu'en 2001), mais aussi parce qu'ils ont été le lieu des réunions de la création du Front populaire. Les accords de Front populaire ont été signés dans les locaux de la LDH, sous l'égide de Victor Basch, son président d'alors», reprend l'actuel président de la Ligue. Dans les années 30, outre la lutte antifasciste, la LDH mène le combat pour l'inclusion des droits économiques et sociaux dans l'ensemble des droits de l'homme. «Cela constitue une originalité française en matière de défense des droits de l'homme, inspirée par René Cassin : les droits économiques et sociaux prennent totalement leur place au même titre que les libertés civile et politique.»

Durant ces années, la LDH a joué également un rôle humanitaire qui n'est pas dans ses statuts (mais il n'y avait pas alors d'associations humanitaires au sens strict du terme) auprès de réfugiés italiens, allemands, espagnols. Un lien particulier existe en effet avec nos voisins depuis la création de la Fédération



Le service juridique de la LDH

Le service juridique de la LDH (photo ci-dessus), avec trois permanents et quatre stagiaires étudiants de troisième cycle, remplit une véritable mission de service public. Une permanence téléphonique ouverte de 10 h à 13 h draine une cinquantaine d'appels par jour, sur des sujets très divers : droit au logement, accès aux soins, statut des étrangers (entrée et séjour), droit de la famille, etc. Il centralise les interrogations remontant des sections locales, et gère le service d'alerte en ligne, alertant immédiatement des personnes compétentes sur tel ou tel problème, et demandant une réponse quasi immédiate. Il se révèle être ainsi un véritable observatoire des problèmes juridiques qui se posent quotidiennement à nos concitoyens et favoriser les avancées juridiques.

internationale des droits de l'homme en 1920.

Lorsque survient l'occupation nazie et que s'installe le gouvernement de Vichy, la Ligue est dissoute, ses locaux réquisitionnés, ses archives saisies. Des archives qui d'ailleurs seront retrouvées cinquante ans plus tard à Moscou. C'est une Ligue exsangue qui a repris ses activités après guerre.

Pour une raison que son président actuel ne s'explique pas, la LDH n'a pas demandé de dommages de guerre. Elle a dû vendre une partie de son immeuble pour refaire surface. C'est dans les 380 m² restants que reprendront les combats de la Ligue, comme ceux liés à la guerre d'Indochine, puis à celle d'Algérie. C'est l'époque de la présidence de Daniel Mayer, qui en 1958 démissionne de la SFIO (dont il avait été le secrétaire général à la sortie de la Résistance) parce qu'il trouve intolérables les tortures infligées en Algérie.

Le côté convivial et populaire

«Les années 70 verront une génération nouvelle d'hommes et de femmes entrer à la Ligue par et pour la personnalité que représente son nouveau président Henri Noguères, poursuit Michel Tubiana. Fidèle à sa tradition de "tenir table ouverte", la LDH abritera les réunions du "comité des libertés" regroupant l'ensem-

ble des organisations syndicales et des partis de gauche, donnant lieu à des "féroces" discussions sur maintes questions, comme celle des boat people vietnamiens.»

Venir dans le 18e n'est pas un choix délibéré de la Ligue, mais plutôt l'opportunité d'une superficie de 700 m². «On aurait pu aussi bien déménager dans le 11e, précise son président. Ceci dit, on est content d'être venus là. D'abord parce que le quartier est sympa. La rue Jean-Dolent, en face de la Santé, n'offrait pas la côté convivial et populaire du 18e. Ensuite parce que les locaux vont permettre de créer une salle de réunion de cent à cent cinquante personnes qui pourra, nous l'espérons, sous des conditions à définir, être ouverte aux associations du 18e.»

Au 138, rue Marcadet, la Ligue poursuit ses chantiers contre toutes les atteintes aux droits de l'individu, depuis le respect de chacun en matière de bioéthique jusqu'aux rapports entre l'école et la société, en passant par le droit de vote des résidents étrangers. La Vieille dame n'en finit pas d'être "indignée".

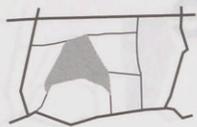
Brigitte Bâtonnier

LDH, 138 rue Marcadet. Tél. 01 55 55 51 00. Web : www.ldh-france.asso.fr
Attention, cette adresse est celle du siège national. Pour la section de la LDH du 18e, écrire à : LDH 18, BP 101, 75862 Paris Cedex 18. (ldh75018@club-internet.fr)



La Ligue des droits de l'homme est née dans la tempête de l'affaire Dreyfus. À la suite de son retentissant éditorial "J'accuse", Emile Zola passa en jugement en cour d'assises sur plainte du ministre de la Guerre. Son procès, qui se déroula dans une ambiance tumultueuse, suscita l'indignation de nombreux intellectuels et hommes politiques : le président du tribunal avait interdit à l'avocat de Zola de développer ses arguments. C'est durant ce procès que des personnalités "dreyfusardes" formèrent le projet d'une organisation vouée à la défense de la justice et des droits de l'homme, notamment contre les abus de la "raison d'État". Le sénateur Ludovic Trarieux (photo) fut le premier président de la LDH. Lui succédèrent Francis de Pressensé, puis Victor Basch, qui devait mourir en 1944 assassiné par la Milice.

Clignancourt



Maison des associations : les discussions vont bon train

Il semble maintenant certain que, dans les bâtiments de l'hôtel Mathagon, à l'angle de la rue Marcadet et du passage Ramey, sera installée une *Maison des associations* du 18^e arrondissement. Mais elle n'occupera probablement pas la totalité des bâtiments. La municipalité envisage aussi d'y installer tout ou partie du tribunal d'instance (actuellement très à l'étroit dans les locaux de la mairie), et peut-être d'autres organismes encore.

Rien n'est décidé. Un groupe de travail comprenant des élus du 18^e, des représentants d'associations et de services publics y réfléchit, en liaison avec la RIVP (Régie immobilière de la Ville de Paris), propriétaire des bâtiments.

Il s'agit, en fait, d'un ensemble de trois bâtiments distincts, actuellement inoccupés. D'abord l'hôtel Mathagon proprement dit, ancien hôtel particulier datant du XVIII^e siècle, assez belle construction en forme de T situé juste à l'angle des deux rues. Ensuite un autre grand bâtiment, plus récent, qui lui est accolé, un peu plus haut dans la rue Marcadet. Enfin, en arrière et donnant sur le passage Ramey, un troisième bâtiment, ancien garage, comportant un rez-de-chaussée et deux niveaux, et qui est séparé de l'hôtel Mathagon proprement dit par une petite cour pavée.

C'est ce troisième bâtiment qui, selon l'état actuel de la réflexion, serait affecté à la Maison des associations.

Permis de démolir pour le 136 rue du Mont Cenis

La municipalité de Paris n'a pas perdu de temps. L'immeuble situé 136 rue du Mont-Cenis, frappé d'un arrêté d'insalubrité, avait été vidé de ses habitants par la police le 11 décembre 2001. (Voir notre dernier numéro.) Dès janvier, le maire de Paris a demandé au conseil d'arrondissement du 18^e et au Conseil de Paris leur accord pour un permis de démolir le bâtiment, et pour construire à la place un nouvel immeuble comportant cinq logements sociaux.

L'immeuble avait été déclaré interdit à l'habitation il y a deux ans par la préfecture, parce qu'insalubre et dangereux, mais n'avait pas été immédiatement évacué. Ses habitants sont aujourd'hui relogés par la Ville de Paris.

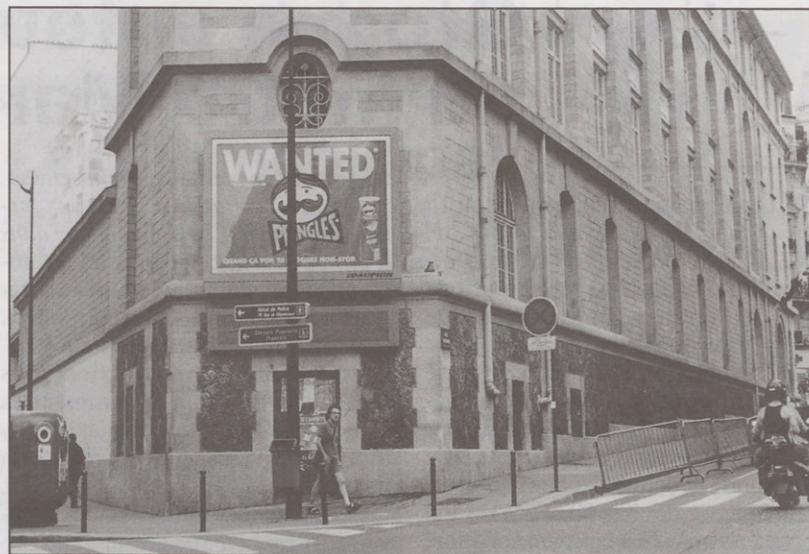
Disparue la publicité du mur de l'école Hermel

Le panneau publicitaire apposé il y a quelques mois sur le mur de l'école du 20 rue Hermel (voir *Le 18^e du mois* septembre 2001) a disparu. Le bâtiment, à deux pas de la mairie du 18^e, a retrouvé sa virginité première.

Ce panneau était apparu fin août, à quelques jours de la rentrée scolaire. Il avait été loué par la Ville de Paris en concession à la société Dauphin, par une convention de mars 2000 (avant les élections) ; on déclarait alors qu'il n'y avait là rien d'illégal, une loi de 1979 autorisant les collectivités publiques à exploiter leur patrimoine et à le "valoriser" grâce à de la publicité apposée sur des bâtiments municipaux.

On faisait valoir que pour les écoles, il suffisait d'avoir l'autorisation de la communauté éducative, de ne pas porter atteinte à la décence, et que la pub ne soit visible ni de la porte d'entrée ni de la cour de récréation.

C'était sans compter les nombreuses circulaires ministérielles qui,



Sur le mur de l'école, à l'angle de la rue Hermel et de la rue Ramey.

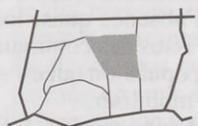
depuis 1963, interdisent «de favoriser toute publicité et pratique commerciale» sur les bâtiments scolaires et soulignant que «le principe de neutralité de l'école publique entraîne l'interdiction d'utiliser le service public, maîtres et élèves, comme instrument ou support permettant de privilégier certains intérêts commerciaux ou de propagande» (le style est alambiqué mais le message est clair).

C'était oublier aussi les nombreuses tentatives d'utiliser les écoles ou lycées comme supports publici-

taires, dans divers arrondissements de Paris, et les protestations d'enseignants et de parents d'élèves, la FCPE en première ligne. C'est d'ailleurs une nouvelle tentative de la société Dauphin (ailleurs, loin du 18^e, car à Hermel personne n'avait bougé, semble-t-il) et une nouvelle protestation, qui ont alerté l'adjoint au maire de Paris chargé des écoles, Eric Ferrand.

Il a décidé : on arrête tout, on retire les panneaux publicitaires sur les écoles et on arrête même d'y penser pour l'avenir. ■

Simplon



Deux associations demandent une requalification du boulevard Ornano

Les associations *Mieux vivre au Simplon* (MVS) et *Ensemble pour Clignancourt* (Epic) ont décidé d'alerter les pouvoirs publics sur la dégradation du boulevard Ornano.

Un courrier envoyé à Annick Lepetit, maire du 18^e, lui demande d'organiser une réunion avec tous les services concernés par le boulevard (voirie, propreté, police), le gérant du marché Ornano et les riverains et commerçants.

Axe rouge

MVS et Epic sont parties du constat que cet axe de circulation est sinistré à bien des niveaux. L'axe rouge n'est plus respecté. Des camions stationnent en permanence de manière anarchique sans être verbalisés, alors que les riverains se plaignent de ne pas avoir le temps de décharger leurs bagages sous peine d'amende. Ce stationnement empêche les livraisons devant certaines boutiques, cachent les feux de signalisation et empêchent les automobilistes de voir les piétons traverser.

Un problème lié à la propreté a aussi été relevé avec des dépôts sauvages d'ordures et de vieux mobilier. Les jours du marché, les équipes de nettoyage semblent dépassées par la quantité d'emballages et d'ordures à enlever. (Ce problème avait déjà été évoqué par les élus lors d'un conseil d'arrondissement). Les riverains se plaignent en outre du déclin du marché Ornano qui aurait connu une chute de la qualité des produits proposés.

Des interventions auprès du gérant du marché seraient restées lettre morte. Le marché est de plus très à l'étroit sur les trottoirs, obligeant les piétons à marcher sur le boulevard tout en slalomant entre les voitures garées en double file.

Le cinéma aussi

Face à cette liste noire, MVS et Epic réclament une requalification du boulevard et émettent des propositions en matière de stationnement, de propreté, de commerce, de voirie et d'urbanisme. Ils veulent :
- que les règles de stationnement et

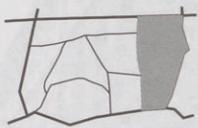
de circulation soient appliquées à tous. En cas de suppression de l'axe rouge, la mise en place d'horodateurs pour dissuader les voitures et camions ventouses,

- l'aménagement d'espaces de livraisons ou de stationnement de courte durée,
- la requalification du marché Ornano, l'application effective de la réglementation en matière de propreté, de commerces, de débits de boissons, d'horaire d'ouverture.

Ils prônent l'élargissement des trottoirs, veulent rendre au cinéma Ornano 43 sa vocation d'origine (c'est actuellement une épicerie Ed), que l'on veille à ce que les façades haussmanniennes ne soient pas défigurées par des enseignes peu esthétiques.

Ils demandent aussi un mobilier urbain de qualité, notamment place Albert-Kahn, et enfin la réduction des nuisances de la circulation automobile en coordonnant les aménagements avec les projets de requalification de la Porte de Clignancourt.

Nadia Djabali



Grogne autour de la fermeture du métro Marx-Dormoy

La fermeture, du 7 janvier au 15 mars, pour travaux lourds, de la station de métro Marx-Dormoy, station très fréquentée puisque 250 000 usagers l'utilisent chaque mois, a suscité de la grogne.

L'association *Olive 18* a adressé une lettre-pétition à la RATP, se plaignant de l'insuffisance de la desserte du quartier par d'autres moyens de transports et demandant de renforcer la fréquence des bus 60 et 65. De son côté, *Entraide 18* a lancé une pétition, qui a récolté 1 200 signatures, demandant un "service minimum" sur la ligne et donc la réouverture de la station dans la journée.

Roxane Decorte (RPR) a deman-

dé, lors du conseil d'arrondissement, «pourquoi la station n'était pas fermée seulement à 20 h 30, comme dans d'autres quartiers», évoquant notamment ce qui s'était passé lors de travaux à Jules-Joffrin. La maire, Annick Lepetit, a fait remarquer que les travaux à Marx-Dormoy étaient plus lourds, comportant notamment la réfection complète de la salle des billets. Elle a ajouté qu'elle n'a aucun pouvoir sur les décisions de la RATP, mais qu'elle lui avait demandé d'augmenter le nombre de passages du bus 60. «Si Roxane Decorte nous avait téléphoné, nous aurions été à même de l'informer», a déclaré un responsable de la RATP un peu plus tard.

C'est vrai, la fermeture de la sta-

tion cause une gêne aux usagers. Mais tout le monde se félicite que des travaux, bien nécessaires, soient engagés, même si on peut reprocher à la RATP d'avoir prévu un peu tardivement, à la veille des congés scolaires. À remarquer que dans les "beaux" quartiers, la station Ternes, fermée pendant des mois, vient seulement de rouvrir tandis qu'Alma-Marceau, Monceau, Brochant sont, elles aussi, fermées comme Marx-Dormoy, pour des semaines.

Lors d'un rendez-vous à la station de métro le 21 janvier, la RATP a expliqué à *Olive 18*, à *Entraide 18*, ainsi qu'à un certain nombre de riverains, que plusieurs solutions étaient possibles : renforcer les lignes 60 et

65 ; créer un service partiel de bus entre Porte de la Chapelle et Marcadet-Poissonniers ; créer à Marx-Dormoy un arrêt du bus 350 qui relie la Porte de la Chapelle à la gare du Nord, revoir le planning du chantier pour gagner une semaine à dix jours.

La RATP a expliqué que le renforcement du nombre de passages sur la ligne 60, qui a été effectué, pose un problème d'efficacité car, depuis les changements de sens de circulation de la rue des Poissonniers, ces bus sont pris dans des bouchons endémiques qui rendent difficile la liaison entre Marx-Dormoy et Marcadet-Poissonniers.

À noter : le 60 et le 65 circulent le dimanche, mais pas en soirée. ■

La Chapelle fait ses États généraux

Voilà un an que le quartier La Chapelle est inscrit dans le dispositif "contrat de ville" (DSU) 2000-2006. Une "équipe de développement local" s'est installée il y a quelques mois rue Raymond Queneau. Au début de 2002, il lui paraissait urgent de constituer un "projet de quartier". Elle a donc donné la parole aux habitants, aux associations, aux professionnels, aux usagers du quartier sur tous les aspects de la vie locale.

Un projet de quartier et non pas de quartier, c'est la demande qui ressort des États généraux de La Chapelle

qui se sont tenus les 12 et 13 janvier. Le 13 février, une réunion publique, en présence des élus mais aussi des services de la Ville de Paris et de l'État, restituera devant la population le fruit de cette réflexion. Elle alimentera la *commission locale de concertation* qui devrait se réunir le 15 mars prochain.

Deux journées intensives autour de douze thèmes : • prévention sociale et santé • urbanisme, logement, aménagement de l'espace public • démocratie locale, participation des habitants, vie de quartier • environnement • circulation et transport • emploi,

insertion, formation • sports et loisirs • égalité des chances • sécurité • éducation • culture • accès aux services publics et services attendus • développement économique et commerce.

Étaient présents des membres de la plupart des associations de La Chapelle et des élus du 18^e, mais tout le monde a pu constater la sous-représentation des habitants venus à titre individuel, et l'absence quasi-totale de participants issus des communautés étrangères, population qui est souvent difficile à mobiliser.

Un premier temps visait à définir les constats positifs et négatifs sur le thème abordé. En fait, les négatifs ont été systématiquement plus nombreux que les positifs. Puis il s'agissait de dégager, pour chaque thème, les cinq points prioritaires sur lesquels une action d'urgence était à définir. Enfin, on en venait à l'élaboration des solutions envisagées.

Avoir une vision globale

Par exemple, en matière d'urbanisme, les cinq priorités dégagées par l'atelier étaient les suivantes :

1- Avoir une pensée globale sur La Chapelle et pas uniquement par micro-quartier (ce thème a été récurrent sur un certain nombre d'ateliers).

2- Manque d'équipements de proximité (sociaux, culturels et sportifs) et difficulté de fonctionnement des équipements existants.

3- Déséquilibre entre les logements sociaux et les autres (trop de logements sociaux, de l'avis de la majorité des participants). Il a été aussi évoqué la sur-représentation des petits appartements et le manque de grands logements, facteur qui empêche les familles qui s'agrandissent de rester dans le quartier et de s'y investir. La réflexion a débouché entre autres sur la demande d'un moratoire sur la

construction de logements (sociaux ou pas) tant que le niveau d'équipements collectifs nécessaires n'est pas remonté.

4- Manque d'informations sur les projets en cours d'élaboration. Différents projets (terrains Pajol, cour du Maroc, îlot Caillié...) sont l'objet de processus de concertation, et les associations ont le sentiment qu'aucun lien n'est fait entre eux. D'autre part, elles se plaignent de ne pas avoir de dossiers d'informations précises et suffisamment à l'avance pour réfléchir.

5- Résorption de l'habitat insalubre et réhabilitation des beaux immeubles haussmanniens et faubouriens qui en ont besoin.

Perçu comme sinistré

Il va sans dire que des points de vue contradictoires sur le «vivre ensemble» se sont exprimés. Par exemple, pour certains, la présence de bancs et d'espaces verts est mal vécue car ils permettent aux toxicomanes ou à certaines populations marginalisées de se fixer dans le quartier. Pour d'autres, le sentiment d'insécurité ne doit pas faire disparaître les espaces de convivialité du quartier et transformer les rues en simples moyens de déplacement d'un point à un autre.

Il reste à l'équipe de développement local de faire la synthèse des propositions... et quatre années pour inverser le sentiment diffus de tristesse et pour redynamiser un quartier perçu par la plupart comme étant sinistré.

Pour l'heure, un problème technique se pose : il n'y a pas, dans le quartier, de salle suffisamment grande pour accueillir une réunion publique. Le seul endroit possible est le collège Marx-Dormoy, mais il est inaccessible en soirée.

Nadia Djabali

Où est passée la Madone ?

La statue en pierre de la Vierge, datant du XVIII^e siècle, qui se trouvait dans une niche sur la façade d'une maison, à l'angle de la rue de la Madone et de la rue des Roses, à hauteur du premier étage, avait disparu voilà quelques mois. Des habitants du quartier s'en sont émus, quelques-uns nous ont interrogés à ce sujet.

Il ne s'agit pas d'un vol mais d'un départ pour une cure de rajeunissement, dont la bicentenaire avait bien besoin ! Roxane Decorte, élue RPR, qui habite justement rue des Roses, est intervenue au Conseil de Paris pour connaître la date de son retour. Celui-ci sera-t-il marqué par une petite cérémonie ?, a-t-elle demandé.

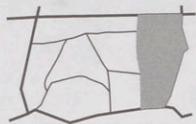


Cette statue a donné son nom à la rue...

Noël Monnier

La vie des quartiers

Chapelle



Fréquence Paris Plurielle s'installe rue d'Aubervilliers

L'une des rares radios associatives de la région parisienne, qui fête ses dix ans, a quitté la Plaine Saint-Denis pour Paris 18e. *Fréquence Paris Plurielle* (FPP), qui se veut, à l'antithèse d'une radio riche et élitiste, dans l'esprit de la création d'un pôle de médias alternatifs, s'est installée 45 rue d'Aubervilliers, dans un des pavillons de la cour du Maroc.

Réalisée à 95 % par des bénévoles, cette "radio plurielle" se veut non commerciale. Ce parti-pris de liberté lui permet d'accueillir sur ses ondes (106.3 FM) des intervenants d'horizons, âges et cultures très divers, parmi lesquels *Droit au logement*, l'*Association des travailleurs turcs*, aussi bien que les *Étudiant(e)s gays et lesbiennes* de Jussieu. Ainsi que le dit Guy Dardel, directeur d'antenne, la devise de *Fréquence Paris Plurielle* pourrait être «Respecter les différences».

L'aspect populaire et multiculturel du quartier est donc une donnée importante. Toutefois FPP diffuse dans la petite couronne et ne veut pas se limiter à Paris intra-muros. Des projets sont en cours avec la mairie de Paris, *Fréquence Paris Plurielle* souhaitant monter en partenariat avec les établissements scolaires une "structure radio".

Claire Friedel

Entraide 18 invite 378 enfants au spectacle

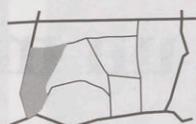
Chaque année, l'association *Entraide 18* organise une fête de Noël où sont invités des enfants du quartier Chapelle appartenant à des familles défavorisées, repérés par les assistantes sociales scolaires ou les Restos du cœur, ou encore fréquentant le relais Évangile ou le centre aéré Guadeloupe, ainsi que quelques enfants de la Goutte d'Or.

Le 27 décembre, une fête a donc été organisée à l'espace ABC, 3 rue de la Chapelle : 378 petits de 3 à 11 ans s'y sont pressés. (400 étaient invités mais quelques-uns n'ont pu venir. Ils n'ont pas été oubliés cependant et des sacs de cadeaux les ont attendus). Spectacle très "pro" (chants et danses) donné aux enfants par d'autres enfants, goûter et distribution de cadeaux par le père Noël et son assistant d'un jour, le *Bill du Bigdil*. Chaque petit a reçu un jouet, une cassette-vidéo, un CD et des friandises (valeur 250 F en moyenne) en échange d'un ticket, de couleur différente selon les âges et les sexes.

Entraide 18 a également emmené, en 2001, trois cents enfants à la Foire du trône, deux cents au cirque et cinquante voir le *Bigdil* de TF1.

La vie des quartiers

Grandes Carrières



Une école et des logements pour étudiants sur le terrain du Crédit municipal

L'ancien bâtiment du Crédit municipal, rue Forest, après démolition et reconstruction, fera place à une école de dix classes, dont l'ouverture est prévue en 2005, et un ensemble de petits logements pour étudiants.



Christian Adnin (www.chambreiro.com)

La façade du bâtiment actuel devra être conservée.

Sur le terrain de l'ancienne agence du Crédit municipal, 14-16 rue Forest et 2 rue Cavallotti (non loin de la place Clichy), la municipalité de Paris prévoit de construire une école polyvalente (maternelle et élémentaire) de dix classes, et un bâtiment de trente à quarante logements pour étudiants, plus quelques places de parking en sous-sol. Le 7 janvier, la commission spécialisée de la Ville de Paris a procédé à l'audition des agences d'architectes retenues comme candidates pour la réalisation de ce programme.

Dans ce quartier où les terrains libres sont rares, il existait cependant un besoin impératif de construire une école supplémentaire, en raison de l'arrivée de nombreux habitants nouveaux, notamment dans l'enceinte de l'ancien

hôpital Bretonneau (85 logements) et, un peu plus au nord, dans le nouvel ensemble immobilier de Kaufman et Broad du 158 rue Lamarck (une centaine de logements), sans compter l'ensemble actuellement en construction rue Capron.

La municipalité de Paris a donc acquis ce terrain appartenant au Crédit municipal. Ce terrain, dont l'arrière s'adosse au mur du cimetière Montmartre, a une superficie de 2 000 m².

Autrefois, au Crédit municipal (le fameux "Mont-de-Piété"), de nombreux ménages connaissant des difficultés financières déposaient leurs objets de valeur, leurs meubles, en échange d'un prêt. C'était le cas dans cette agence du Crédit municipal. Elle est fermée maintenant depuis longtemps. Des bureaux ont ensuite occupé les bâti-

ments, mais leur locataire est parti en 1998.

Sur le terrain se trouvent actuellement plusieurs bâtiments : un bâtiment sur rue, deux entrepôts à structure métallique en arrière, et une petite maison côté cimetière. Tous seront démolis. La façade du bâtiment sur rue (voir photo) devra toutefois être conservée. Elle pourra être surmontée d'une "attique" surélevée, en léger retrait, correspondant à l'ajout éventuel d'un étage.

Ce terrain est situé à proximité d'une ancienne carrière de gypse à ciel ouvert, il sera donc impératif de veiller tout particulièrement aux fondations.

Le projet «devra prévoir l'accès des personnes handicapées à tous les niveaux».

La livraison de ces équipements doit s'effectuer en juillet 2005. ■

La clinique Marcadet change de nom

Sur le fronton de la clinique située 197 rue Marcadet, on lit toujours l'indication "Fondation Mathilde et Henri de Rothschild". En réalité, la Fondation Rothschild avait cédé en 1970 l'établissement à trois médecins, dont deux y travaillent encore, qui l'avaient rebaptisé "Centre chirurgical Marcadet". Il change à nouveau de nom et devient "Clinique Montmartre".

M. Le Douairon, le nouveau directeur, qui a pris ses fonctions il y a quatre mois, entend ainsi manifester la volonté de «dynamiser» et recentrer l'activité de cet établissement, qui compte 70 lits et 80 salariés, plus une trentaine de médecins.

Actuellement, la clinique reçoit une clientèle qui pour la moitié habite le 18e. Principales spécialisations : chirurgie orthopédique, chirurgie oto-rhino-laryngologique, ophtalmologie, chirurgie viscérale, mais aussi d'autres spécialités et services, radiologie, kinésithérapie, etc. «Nous sommes très polyvalents, explique le nouveau directeur. Mais si nous voulons atteindre l'excellence, il nous faut nous renforcer sur certaines branches bien définies. Nous sommes en train, en liaison avec les médecins de ville, de recenser les principaux besoins. Nous accueillons un nouveau chirurgien viscéral, nous renforçons le pôle orthopédique, nous allons démarrer un service de chirurgie plastique. Nous voulons ainsi élargir notre clientèle.» ■

PARIS18.NET

La vie de votre quartier sur Internet

Rendez-vous sur
www.paris18.net

Dale recuerdos : Portrait de groupe avec dames... et un monsieur

C'était une belle idée, et ce fut une belle réalisation : sept habitants du 18^e, de plus de 65 ans, ont monté un spectacle à partir des souvenirs de leur enfance et de leur jeunesse, sous la direction du metteur en scène Didier Ruiz. (Voir Le 18^e du mois n° 79.)

Comptines, berceuses et petites chansons d'enfance, souvenirs des jouets préférés, des copains d'école, du premier amour, histoires d'antan au parfum évanoui... Ils se sont souvenu de tous les petits riens qui ont marqué leur jeunesse, et ils les ont restitués en public.

Ils étaient sept personnes âgées, six dames et un monsieur, vieux habitants du 18^e qui ont monté un spectacle donnant à revivre leurs souvenirs. (Le spectacle a été créé les 23, 24 et 25 janvier au Théâtre ouvert, cité Véron.). Cela s'appelle *Dale recuerdos* ("Je pense à vous") et l'initiative en revient à Didier Ruiz, un comédien et metteur en scène qui a choisi de faire appel à ces amateurs, ces «héros du quotidien», dit-il, et de leur faire brûler les planches. Pari réussi. Émouvants, drôles, naturels, ces "jeunes" artistes ont révélé d'étonnantes capacités.

Ces dames au chapeau vert

Ils devaient être dix au départ mais la grippe de saison en a rattrapé trois qui n'ont pu répéter... Qui sont-ils ?

La doyenne, la plus pétulante de tous, l'alerte Mireille Marchon, 80 printemps, cadre retraitée de l'EDF, habite depuis vingt-cinq ans rue Coysevox, «le sculpteur de Louis XIV», précise-t-elle. Sa dernière expérience de théâtre remonte à ses 13 ans, à l'école des sœurs où elle avait joué dans *Ces dames aux chapeaux verts*. Mireille a vu l'annonce de Didier Ruiz dans *Le 18^e du mois*, un journal qu'elle lit et passe à ses voisines. «J'ai vu que M. Ruiz connaissait Béziers, moi aussi, et j'ai tout de suite pensé que c'était du sérieux, dit-elle en riant. Maintenant que je le connais, je sais qu'il est poli, patient, adorable, avec l'art de faire remonter nos souvenirs, un vrai thérapeute même.»

79 ans, Masea Crazover habite rue Ramey depuis trente ans. D'origine roumaine, arrivée en France à l'âge de 6 ans, cette dame pudique, dont les souvenirs dits en public sont tout de tendresse, confie cependant qu'elle a «subi l'Occupation, porté l'étoile jaune et dû s'enfuir en zone libre avec sa sœur», mais toute sa famille n'a pas eu cette chance... Elle a appris l'existence de la pièce par sa fille, enseignante. Elle a hésité, puis s'est lancée et ne regrette pas.

«Le trac ? Connais pas.»

Blanche Bracq, 78 ans, est «née dans l'escalier». Elle a vu le jour rue Maurice-Utrillo, cette rue montante toute en escaliers, et elle vit toujours au même endroit, Montmartroise pur sucre. Retraitée des assurances (quarante-trois ans passés dans la même société), elle a découvert *Dale Recuerdos* par le syndic de son immeuble, qui s'occupe également du journal *Le tambour de Montmartre* édité par l'UVA (Union pour la vie associative). Elle aussi a un peu hésité, mais maintenant elle est ravie. Le trac ? «Connais pas.»

Jeanne Rozé, 76 ans, habitant rue Championnet depuis 1948, année de son mariage, a été «cueillie» sur place par Didier Ruiz, dans le Club



Clignancourt, une association de rencontre des anciens, qu'elle fréquente. Elle a tout de suite dit oui. Elle est ravie, «c'est formidable». Sa fille, sa petite-fille et le fiancé de la petite-fille sont «ravis aussi et si fiers de moi». Jeanne débute sur les planches mais elle connaît déjà le monde du spectacle. Après avoir travaillé dans une chapellerie, puis une usine de carrelage («très dur», se souvient-elle), elle a fait des ménages chez Ray Ventura puis elle a été ouvreuse de cinéma, au *Brady*, boulevard de Strasbourg.

«Ce jeune homme...»

Maria Concepcion Cochet, 70 ans, habitant depuis des lustres impasse Massonnet, dans le quartier Simplon, est «Française, mariée depuis quarante-trois ans avec un Français, heureuse absolument d'être ici» où elle a toujours été bien accueillie, mais elle a gardé de ses origines espagnoles (elle est d'un village près de Valladolid) un délicieux accent ensoleillé et une façon craquante de ponctuer sur scène les prestations de ses camarades par cette petite phrase «Colorina, Colorado, el cuento sea terminado». Maria Concepcion fréquente elle aussi le Club *Clignancourt*. C'est elle qui a ouvert la porte à Didier Ruiz et qui se souvient : «Je ne voulais pas le laisser entrer, ce jeune homme. Je lui disais : ce n'est pas pour vous ici. Heureusement, j'ai vite compris ce qu'il voulait et c'est formidable.»

Enfin, deux jeunots : Éliane et Yves Guillo-teau, 67 et 66 ans, habitant depuis trente ans rue Letort, anciens pharmaciens, côte à côte derrière le comptoir comme dans la vie, et eux aussi adhérents du Club *Clignancourt*. C'est madame qui a "tiré" monsieur qui n'était pas chaud au départ, mais ne le regrette pas maintenant, au contraire : «Se plonger dans ses souvenirs, c'est un vrai bain de jouvence et Didier est un tellement bon confesseur», dit-il. Ainsi la présence d'Yves sauve l'honneur de la gent masculine. Quant à Éliane, elle pense à ses petits-enfants : «Faire ça, c'est leur donner à se souvenir de nos souvenirs, à préserver la mémoire des gens âgés.»

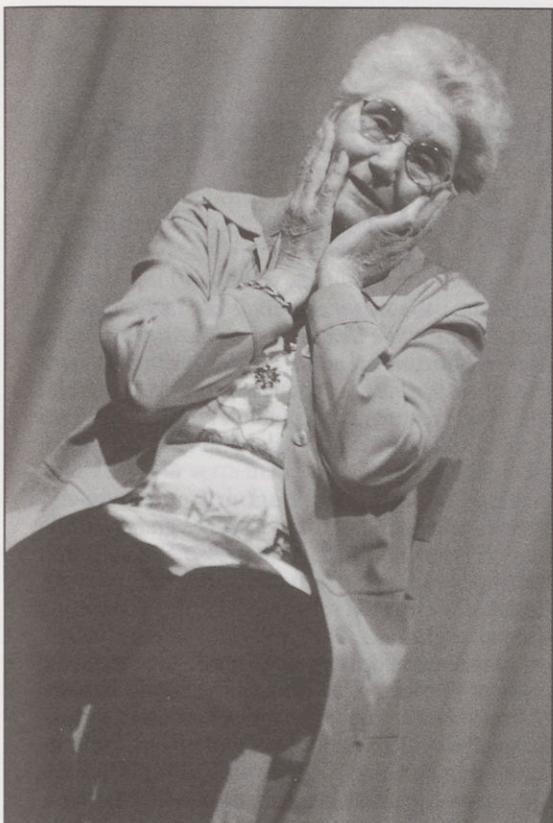
Marie-Pierre Larrivé



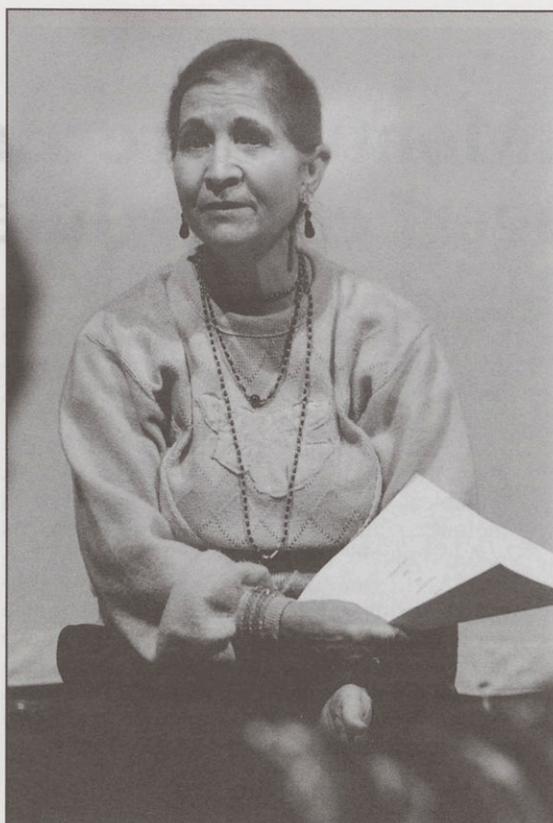
Photo du haut : Sur la scène du Théâtre Ouvert, cité Véron, six dames et un monsieur ont fait revivre les souvenirs de leur enfance et de leur jeunesse, ces petits riens quotidiens qui font la couleur d'une époque...

Photo ci-dessus : Mireille Marchon, de la rue Coysevox, la doyenne, la plus pétulante, 80 printemps, elle n'était pas montée sur une scène depuis ses 13 ans, à l'école des sœurs.

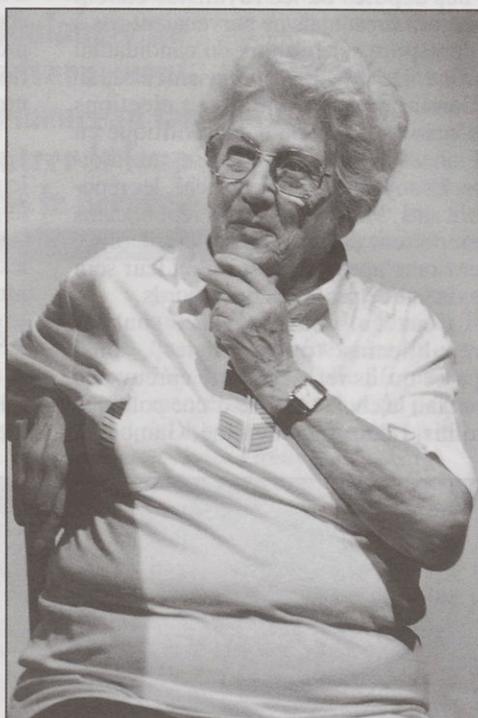
Photos Francine Bajande
(www.chambrenoire.com)



Jeanne Rozé, de la rue Championnet : Elle a travaillé en usine et fait des ménages chez Ray Ventura. Sa fille, sa petite-fille, le fiancé de sa petite-fille, «*tout le monde est ravi de me voir sur scène*».



Maria-Concepcion Cochet, de l'impasse Massonnet : née à Valladolid, elle a gardé une pointe d'accent ensoleillé. «*Colorina, colorado, el cuento sea terminado.*»



Ci-dessus, à gauche : Masea Crazover, de la rue Ramey. Elle a subi l'Occupation et porté l'étoile jaune, une partie de sa famille est morte en déportation.

Ci-dessus, à droite : Blanche Bracq. Elle vit toujours là où elle est née, dans la rue Maurice Utrillo, un des escaliers de la Butte.

Ci-contre : Yves et Éliane Guilloteau, les "jeunots" du spectacle, anciens pharmaciens, depuis trente ans rue Letort.

18^e

CULTURE

Un stage d'arts plastiques

L'association Atel'Art propose, pendant les vacances scolaires, un stage d'arts plastiques pour les enfants, "autour de l'illustration". Quatre séances de trois heures (18,19, 20, 21 février de 14 à 17 h), au 189 rue Ordener. Frais d'inscription 68 € pour les quatre séances, matériel compris. Renseignements et inscriptions : 01 46 06 13 31 et 06 78 95 17 36.

Lectures et rencontres

■ Les rencontres des Parvis poétiques :

- Samedi 9 février à 19 h, rencontre avec l'écrivain **Robert Sabatier**. Salle Boris Vian, 6 bis cité Véron. Entrée et participation libres.
- Samedi 2 mars à 18 h 30, au restaurant Lectures Gourmandes, 28 rue de la Goutte d'Or, rencontre-lecture avec les poètes irlandais **Patricia Nolan et Derry O'Sullivan**. Entrée libre. Dîner à la carte à partir de 19 h 30. Renseignements : 01 42 55 27 12.

■ À la Halle St-Pierre :

- Théâtre de lecture de textes de **Christian Dotremont**, poète, essayiste, romancier, fondateur du groupe Cobra. Le 7 février à 20 h, le 9 février à 15 h 30, et le 10 à 16 h. Tarif 8 €.
- Textes de l'écrivain **Charles Juliet** sur le peintre Bram Van Velde. Le 10 février à 14 h. Tarif 8 €.
- **Récital musique-poésie** "autour de l'arbo-retum", le 14 février à 20 h. Entrée libre.

Au café littéraire du Petit Ney

- Vendredi 8 février, 20 h 30, théâtre par la compagnie Paridami : Vers l'océan, de Christian Canot.
- Dimanche 10 février à 15 h précises : **Café chantant**, où chaque spectateur peut devenir acteur, présenter de sa place ou sur scène une chanson, un texte, un numéro ou autre folie. Thème : "Astres, désastres". Entrée libre.
- Vendredi 15 février, 20 h 30 : **Étienne Brunet**, saxophoniste de jazz.
- Samedi 16 février, 20 h 30 : le programme de **Télé-Montmartre**.
- Vendredi 22 février, 20 h : **Quartier de lune**.
- Jeudi 28 février, 18 h : Permanence de l'association **M D'Elles**, avec l'avocate Isabelle Steyer qui expliquera les lois sur la famille.
- L'exposition de Thierry Nectoux, *Portrait du quartier à travers les vitrines peintes de Pierre Michelot*, continue jusqu'au 19 février.

Sur le site *Chambre noire*

Ce mois-ci sur le site internet du collectif *Chambre noire*, l'invitée est Marta Nascimiento : *Saudade*, photos du Brésil.

Également : *Belgrade, toujours la nuit*, par Thierry Nectoux ; *Festival de danse hip-hop à Suresnes*, par Dan Aucante ; *le groupe Jezebel* (du 18e), par Christian Adnin ; *les orphelins du sida en Afrique du sud*, par Francine Bajande.

Les photographes du collectif font également le *portrait photographique de la rue d'Orsel* et de ses habitants.

Les photographes de *Chambre noire* (Christian Adnin, Dan Aucante, Francine Bajande, Thierry Nectoux) sont également photographes du *18e du mois*.

Adresse du site : www.chambre-noire.com

1889 à Montmartre : le “brav” général Boulanger” contre Jules Joffrin

Démagogue sans frein, le général Boulanger a, durant trois ans, mobilisé les foules dans son entreprise de conquête du pouvoir, et failli renverser la IIIe République.

En 1889, candidat à Montmartre, il gagne de façon éclatante. Ses partisans emportent également les deux autres sièges de députés de l'arrondissement. Le 18e s'est donné en totalité aux boulangistes.

1889. C'est l'année du centenaire de la Révolution, l'année de l'Exposition universelle à Paris. Deux monuments tout neufs se disputent le ciel de la capitale, la tour Eiffel et le Sacré-Cœur.

1889. Madame Amiati, chanteuse de café-concert, vient de mourir, c'est elle qui avait créé, quinze ans auparavant, devant des salles en délire, *Le clairon* de Paul Déroulède, *Le maître d'école alsacien* et autres chansons patriotiques. Un musicien amateur, l'ouvrier Pierre Degeyter, vient de composer un air pour *l'Internationale* sur les paroles de l'ancien communal Eugène Pottier. *Au Chat noir*, Jules Jouy chante *Le tombeau des fusillés*. Aristide Bruant publie son premier recueil de chansons, on y trouve *À Ménilmontant*, *À Montmartre*, *À la Chapelle*, *À la Bastille* et d'autres créations qui donnent de Paris une image de misère et de violence. Boulevard de Clichy, on inaugure le Moulin-Rouge.

1889. Le 22 septembre a lieu le premier tour des élections législatives. Le soir, à la mairie du 18e (qui se trouve encore place des Abbesses), à la lumière des lampadaires à gaz, on fait le décompte des voix. Dans la circonscription Clignancourt-Montmartre, Georges Boulanger, “le brav” général Boulanger” comme dit une chanson, obtient 7 816 voix, devançant le socialiste Jules Joffrin qui en a 5 507. L'annonce de ce résultat provoque une explosion d'enthousiasme au sein de la foule présente, composée en grande partie d'ouvriers. Car Montmartre est à l'époque un quartier très populaire, et – ce qui nous paraît aujourd'hui étrange – le général Boulanger y a de chauds partisans.

De purs “parachutés”

6 octobre : l'enthousiasme des partisans du “brav” général” dans le 18e grandit encore au soir du deuxième tour. Dans la circonscription Chapelle-Goutte d'Or, le boulangiste Jean-Baptiste Saint-Martin l'emporte devant le socialiste Aimé Lavy, et aux Grandes-Carrières, Charles Laisant est élu face au radical Jean Lafont, député sortant. Laisant et Saint-Martin comptent parmi les principaux dirigeants du parti boulangiste, qui emporte ainsi les trois sièges de députés du 18e.

Aucun des trois n'avait jusque-là de lien avec le 18e arrondissement, ce sont de purs “parachutés”. Mais ils ont pensé que leurs meilleures chances de victoire se trouvaient dans des quartiers ouvriers parisiens. Et ils voyaient juste.

La tourmente boulangiste a constitué une crise profonde, où la Troisième République, qui n'était pas encore dans sa vingtième année, a failli sombrer. Certains livres d'histoire, de nos jours,

présentent l'ascension du général Boulanger, entre 1886 et 1889, comme celle d'un aventurier de droite, cherchant à rééditer les succès des Bonaparte et à prendre le pouvoir par un coup d'État. Vision simpliste et fautive.

Aventurier, oui, Boulanger l'était, et démagogue effréné, expert dans l'art de jouer sur tous les tableaux. Dans son état-major, on trouvait un mélange pour le moins étrange de polémistes révolutionnaires (tel Rochefort), d'ultra-nationalistes (tel Déroulède) et de politiciens républicains classiques (tel Naquet). Mais on se trompe sur le boulangisme si l'on oublie qu'il a trouvé un de ses terrains les plus fertiles au sein du prolétariat urbain, et particulièrement à Paris dans les quartiers qui, dix-huit ans plus tôt, avaient été marqués par l'insurrection de la Commune.

Royalistes, “opportunistes”, “radicaux”

Pour comprendre l'épisode boulangiste, il faut revenir en arrière, à la naissance de la Troisième République.

Paradoxe : pendant six ans, dès sa naissance, cette République a été portée dans les bras d'une Chambre des députés où les royalistes étaient majoritaires, mais ne parvenaient pas à s'entendre sur le choix du candidat au trône. De juin 1871 (écrasement de la Commune) jusqu'aux élections d'octobre 1877, le débat politique en France mettait donc aux prises une droite, les royalistes, et une gauche, les républicains. Mais en 1877, les républicains emportent définitivement la majorité, et l'on s'aperçoit alors qu'en leur sein existent de profonds désaccords.

Ceux qui gouvernent, ce sont les républicains “opportunistes”, ainsi nommés parce qu'ils refusent toute épreuve de force, ils ont fait le choix tactique d'une politique du compromis. Leur grand homme, Gambetta,

explique : «*Je suis d'une école qui ne croit qu'au relatif, à l'étude des faits (...), qui tient compte des milieux, des tendances, des préjugés et des hostilités même...*» Après la mort de Gambetta en 1882, les principaux leaders opportunistes seront Jules Grévy, président de la République, et Jules Ferry.

Ces “opportunistes” ont mis en œuvre des grands principes démocratiques, des grandes libertés : lois sur la liberté de la presse et de réunion en 1881, sur la liberté syndicale en 1884, loi sur le divorce en 1884, service public de l'Éducation laïque et gratuit...

Mais ce sont des représentants de la bourgeoisie industrielle et d'affaires, promoteurs du “libéralisme” économique, c'est-à-dire d'un fonctionnement de l'économie avec le moins possible de contraintes étatiques ou légales. Ils sont fermés aux revendications des classes pauvres.

À côté d'eux se trouvent les républicains “radicaux”, qui siègent à l'extrême-gauche de l'hémicycle de la Chambre des députés. Radicaux et opportunistes ont en commun leur hostilité aux royalistes, ainsi qu'au “cléricalisme”, c'est-à-dire à la volonté de l'Église catholique d'exercer un contrôle sur la société et sur les lois. Mais sur presque tout le reste, ils sont en opposition : fonctionnement des pouvoirs publics, politique économique et sociale, conquêtes coloniales, etc.

Georges Clémenceau, “patron” politique du 18e, est un des radicaux les plus en vue. Un autre leader des radicaux est Alfred Naquet, qui sera le penseur politique du boulangisme. Charles Laisant, Saint-Martin, dont nous avons déjà rencontré les noms, étaient aussi des radicaux avant de devenir boulangistes.

Les socialistes, encore très faibles

Plus à gauche encore, il y a les socialistes, très faibles et pratiquement pas représentés au Parlement. Leurs principaux leaders, après l'écrasement de la Commune, ont été tués, déportés au bagne, contraints à l'exil, ou réduits au silence par une législation très répressive. C'est lentement que le mouvement ouvrier et socialiste renaîtra ; ce sera surtout après le vote en 1880 de l'amnistie, et le retour des déportés et des exilés.

Mais après 1880, justement, la donne sociale et politique va changer.

Premier changement : les royalistes sont définitivement vaincus. Certes, ils mobilisent encore un électorat important, formé principalement de paysans, de propriétaires, de notables ruraux, et ils gardent de forts appuis dans l'opinion catholique ; mais leurs chances d'arriver au pouvoir sont mortes.

Du coup, l'opposition gauche-droite se déplace. Le vieil affrontement républicains-royalistes cède la place à la lutte entre d'un côté radicaux et socialistes, de l'autre côté les “opportunistes”, qui aux yeux de beaucoup apparaissent clairement comme de droite.

D'autant plus que l'anticléricalisme, qui cimentait la coalition de l'ensemble des républicains, a perdu de son importance, dans la mesure où le cléricalisme lui-même a reculé. Le pape Pie IX, qui condamnait toute idée de démocratie, toute idée de droits de l'homme, et qui encourageait l'alliance de l'Église

La crise, le chômage, et le spectacle de la corruption, créent un énorme mécontentement.



La campagne précédant l'élection des députés en 1889 a été extraordinairement passionnée. Ici, une caricature anti-boulangiste, qui représente le général en assassin de la liberté.

de France avec la fraction royaliste la plus réactionnaire, est mort en 1878. Son successeur, Léon XIII, prépare le "ralliement" des catholiques français à la République.

Dans le 18e, cette évolution s'affiche autour du Sacré-Cœur. Celui-ci symbolisait, dans l'esprit de ceux qui l'ont fait construire, y compris le cardinal Guibert, la volonté de soumettre la société à l'Église. Mais peu à peu, la tonalité des processions qui se succèdent sur la Butte change. On n'y entend plus ces cantiques qui associaient Dieu et le roi, et qui demandaient pardon pour ces "péchés" de la France qu'étaient les idées démocratiques. On verra même, le 14 juillet 1889, pour l'anniversaire de la Révolution (pourtant honnie, il n'y a pas si longtemps, par les bons catholiques), le cardinal Richard, qui a succédé à Mgr Guibert, faire draper de tricolore la façade de la basilique !

Autre changement après 1880 : le retour des anciens communards déportés et exilés. Depuis des années, Clémenceau et les radicaux réclamaient l'amnistie pour eux. Le président Jules Grévy s'y est opposé longtemps, mais n'a pas pu empêcher finalement le vote d'une loi qui, à l'occasion du 14 juillet 1880, amnistiait tous les communards condamnés, sans exception.

La rapide fortune du président Grévy

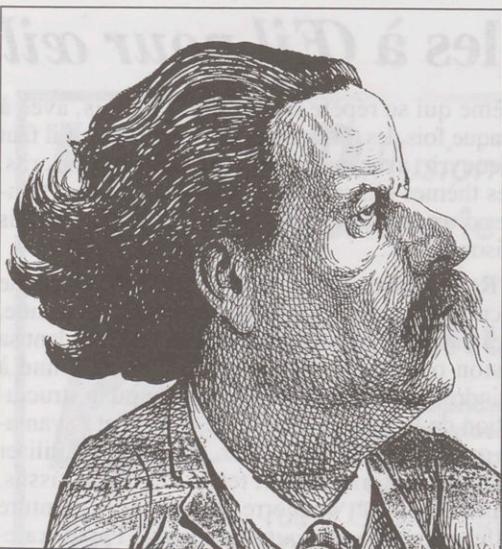
Autre fait capital : en 1882 commence une de ces crises économiques que connaît périodiquement l'économie "libérale". Elle durera plus de quinze ans. Le chômage se développe dramatiquement. Or, à cette époque, les salariés n'ont aucune protection, pas d'indemnité de licenciement, pas d'allocations de chômage, ni d'indemnisation en cas de maladie, ni de retraite.

Et au même moment, une série d'affaires de corruption vient au grand jour. Les scandales se succèdent. Tout pouvoir est exposé à la corruption, mais les "opportunistes" semblent l'être plus que d'autres, et Grévy particulièrement : sans fortune à son entrée à l'Élysée, il décédera en 1891 avec 7,5 millions de francs-or (180 millions de francs actuels, ou plus de 27 millions d'euros).

Tout cela additionné crée dans l'opinion populaire un énorme mécontentement, une vague de dégoût pour la politique telle qu'elle se pratique.

Le retour des communards

Georges Clémenceau est le leader politique incontournable du 18e. Il en a été le maire fin 1870 et début 1871, pendant les six mois où il y a eu des maires d'arrondissement à Paris. (Ses deux adjoints d'alors étaient Jean Lafont, dont



Jules Joffrin, le candidat socialiste contre Boulanger : un ancien communard revenu à Paris après dix ans d'exil, ouvrier mécanicien.

En imposant Boulanger au gouvernement, Clémenceau fait entrer le loup dans la bergerie.



L'état-major du parti boulangiste peu avant les élections d'octobre 1889. On reconnaît notamment, autour du général Boulanger (1), les deux autres candidats du 18e, Charles Laisant (2) et Jean-Baptiste Saint-Martin (3), ainsi que Henri de Rochefort (4), Paul Déroulède (5) et Alfred Naquet (6).

nous avons rencontré le nom tout au début de ce récit, et Victor Jaclard.)

Député de Paris depuis 1870, Clémenceau a été réélu dans le 18e en 1876 et en 1877. En 1881 il y a deux circonscriptions électorales dans l'arrondissement, Clémenceau l'emporte dans les deux. (À cette époque, on avait le droit d'être candidat à plusieurs endroits à la fois.) Il choisit la circonscription Chapelle-Goutte d'Or ; une élection complémentaire a lieu pour le remplacer dans la circonscription Montmartre-Grandes Carrières, et Clémenceau y fait élire son ami Jean Lafont, son ancien adjoint à la mairie, radical comme lui.

En 1880, les anciens de la Commune rentrent dans le 18e. Louise Michel, revenant du bagne, est accueillie à la gare Saint-Lazare par plusieurs centaines de personnes, dont Clémenceau, qui est son ami et qui lui prête de l'argent, et Rochefort, rentré quelques semaines plus tôt et venu, en voisin, du 19e. Elle s'installe 36 rue Polonceau, et commence aussitôt une série de meetings, le premier à l'Élysée-Montmartre, où elle attaque Gambetta, Jules Grévy, Jules Ferry.

Rochefort est un personnage haut en couleurs. Authentique marquis, mais d'extrême-gauche, il a été un des élus de la Commune. Déporté au bagne de Nouvelle-Calédonie avec 4 585 autres communards, il s'est évadé, et a vécu en exil jusqu'en 1880. C'est un journaliste, polémiste d'une verve et d'une violence extraordinaires. Son journal, *L'Intransigeant*, connaîtra dans les années 80 des tirages énormes et aura une grande influence chez les ouvriers parisiens. Rochefort sera un des principaux leaders boulangistes.

Victor Jaclard rentre lui aussi d'exil. Il avait été l'adjoint de Clémenceau à la mairie du 18e en 1870, puis un des chefs militaires de la Commune. Clémenceau lui procure du travail : il le fait embaucher comme secrétaire de rédaction à son journal *La Justice*. Cependant, sur le plan politique, Jaclard garde ses distances avec Clémenceau : c'est sous l'étiquette socialiste qu'il est candidat aux municipales à la Goutte d'Or en 1881, et à Clignancourt en 1887, sans être élu.

Jean-Baptiste Clément, l'auteur du *Temps des cerises*, qui avait fait fonction de maire du 18e durant les deux mois de la Commune, revient d'exil. Il reprend son ancien métier de chansonnier et loue une chambre, 53 rue Lepic ; il est candidat socialiste aux municipales dans le quartier Clignancourt-Montmartre, mais non élu.

Jules Joffrin, revenu d'exil, reprend son métier d'ouvrier mécanicien. Il est candidat socialiste aux municipales dans le quartier des Grandes Carrières. Il est battu en 1881, mais en 1882, lors

d'une élection partielle, il l'emporte. C'est le premier conseiller municipal socialiste de Paris, et cela le rend très populaire.

Peu à peu, les socialistes reprennent pied. Les militants sont de plus en plus nombreux à leurs réunions. Aux anciens communards s'ajoutent des leaders nouveaux, tel Aimé Lavy, directeur d'école, qui est élu conseiller municipal en 1887 à la Goutte d'Or.

Mais les socialistes sont divisés entre eux. Certains, derrière Rochefort, s'engageront dans le camp du général Boulanger ; d'autres, tel Jules Joffrin, le combattront farouchement.

Durée moyenne : huit mois

En 1885 ont lieu des élections législatives. Il en sort une Chambre des députés divisée en trois blocs d'importance à peu près égale : les royalistes et autres conservateurs, les républicains "opportunistes", et l'extrême-gauche, c'est-à-dire essentiellement les radicaux ; il n'y a que quatre élus socialistes sur toute la France (cinq en comptant Rochefort, mais celui-ci démissionne quelques mois plus tard).

Aucun groupe n'ayant la majorité, celui du centre (les "opportunistes") est donc contraint de passer des compromis tantôt avec les conservateurs, tantôt avec les radicaux. Il en résulte une instabilité ministérielle poussée à l'extrême. De 1885 à 1889, la durée moyenne des gouvernements est de huit mois.

Cela ouvre un champ immense aux manœuvres politiques, et Clémenceau est un manœuvrier de haut vol. Il refuse obstinément d'entrer dans un gouvernement, mais s'arrange pour y avoir toujours un œil. En janvier 1886, il impose la présence au gouvernement, comme ministre de la Guerre, d'un homme de 49 ans, inconnu du grand public, le général Georges Boulanger. L'opposition royaliste pousse les hauts cris : voilà que l'armée tombe sous la coupe de Clémenceau, dit-elle. Mais en réalité, sans le savoir, Clémenceau a fait entrer le loup dans la bergerie républicaine.

Voilà. Les principaux comparses du "brav général", Déroulède, Naquet, Rochefort (quel assemblage hétéroclite !) ont été cités. Le décor est planté pour l'aventure boulangiste en France et dans le 18e. Suite au prochain numéro.

Noël Monier

Le mois prochain : • "En revenant d'la revue" • Portrait de Jules Joffrin • L'or de la duchesse d'Uzès • Triomphe et chute du général Boulanger, et son suicide sur la tombe de sa maîtresse • Trois députés socialistes dans le 18e.

À la Halle Saint-Pierre : la civilisation imaginaire de Jephhan de Villiers

“Arbonie 1980-2000” : à la Halle Saint-Pierre jusqu’au 28 juillet, l’exposition de Jephhan de Villiers présente un étonnant monde végétal, un monde inventé...

Jusqu’au 28 juillet également, une autre exposition, Œil pour œil, présente six artistes dans la tradition de l’art “brut”.

Arbonie, cette exposition est la synthèse de vingt ans de travail de Jephhan de Villiers. Glanées au cours de promenades en forêt, graines, feuilles, brindilles, écorces, terre, racines, plumes ont donné naissance à une tribu de petites créatures fragiles, mises en scène dans des installations qui s’apparentent, pour certaines, à des processions rituelles. Ces êtres singuliers, issus de matériaux «les plus simples possible» et d’une mythologie personnelle, constituent pour Jephhan de Villiers la “manne forestière” : «Des corps végétaux chutent vers la terre, y pourrissent et y meurent. J’en ramasse certains et les élève une seconde fois.»

Les vestiges sont toujours susceptibles d’une résurrection : tel est le cycle éternel de la nature auquel se plie l’artiste. La présence d’œufs, dont la disproportion par rapport aux personnages et la situation centrale font des objets de culte, et celle de rejets portés par leur mère, rendent compte de l’importance de la “Nature” (qui fait naître) dans l’œuvre.

Un hymne à la forêt

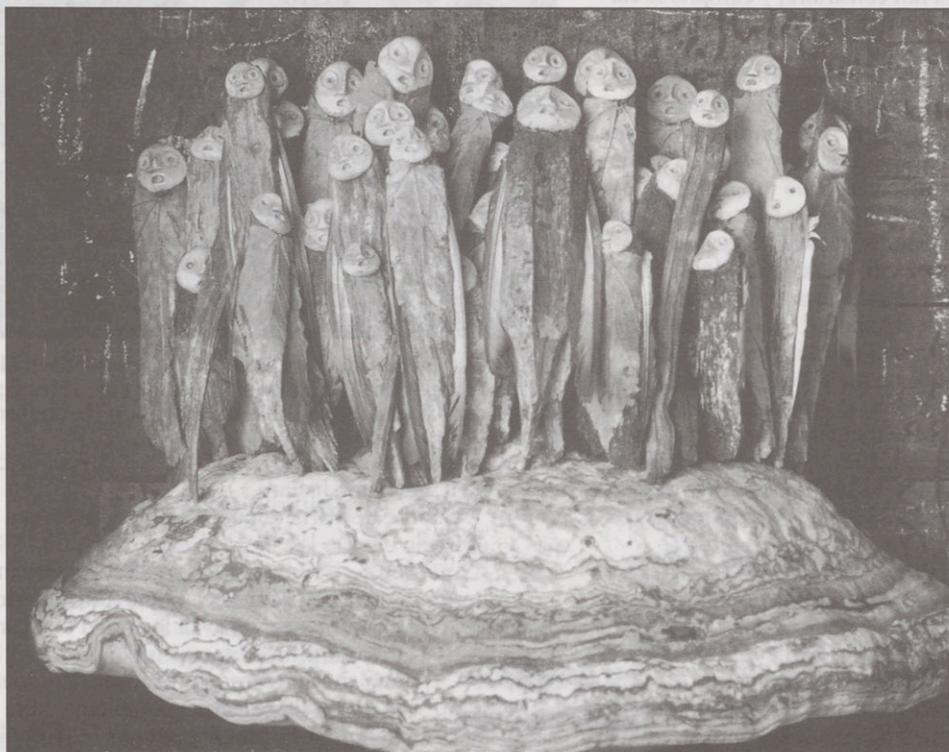
Arbonie... ce “mot valise” à lui seul fait rêver. Conjonction, adoucie par l’intersection du “n”, du mot *arbre* et du suffixe *ie*, l’Arbonie traduit l’harmonie plastique d’une civilisation imaginaire, à la fois utopique et uchronique. Cet univers végétal, «sauvage», apparaît primitiviste, voire passéiste à certains égards, mais sans péjoration. Surgi sans doute en réaction à notre univers industriel et électronique, il offre une vision sensible, mais sans sensiblerie aucune, de la Nature.

Chrysalides ovoïdales marquées de l’écriture mystérieuse d’un ange, frêles insectes, ligotés et privés d’envol, ou hamadryades minuscules, sans bras ni jambes, aux bouches béantes, aux regards tournés vers l’immensité du ciel opposé à leur terre d’origine à laquelle ils sont cloués, aux yeux écarquillés peut-être par la peur “panique” caractéristique de l’univers forestier, peuplent un microcosme onirique, quelque peu “naïf” et enfantin, à la fois “grotesque” (au sens où il émane des profondeurs d’un monde enfoui – la forêt a toujours joué un grand rôle dans l’imaginaire et l’inconscient), étrangeté familière, et poétique. «Les petits corps de bois, dit Jephhan de Villiers, ont toujours provoqué en moi une émotion fulgurante comme une grande musique.»

Après les sculptures blanches

Jephhan de Villiers est né en 1940 au Chesnay, près de Versailles. Enfant, sa santé fragile l’isole du monde et, de la fenêtre, il contemple souvent le marronnier complice du jardin. À 12 ans, il réalise ses premières peintures, sculptures et constructions à partir de brindilles et d’écorces.

Puis il se lance dans des expériences, telles ses “peintures à l’œuf” en 1958 : des coquilles d’œuf



Jean-Dominique Burton

Une des sculptures de Jephhan de Villiers, faite de feuilles, de brindilles, d’écorces, de terre, intitulée *L’île des bois-corps*.

emplies de gouache sont lancées par la fenêtre sur de grands papiers noirs. À partir de 1966, et pendant dix ans, il réalise ses *Structures aquatiques*, sculptures blanches filiformes, fortement inspirées des œuvres de Brancusi. Il s’installe à Londres en 1967, où il expose dans des galeries et dans la cathédrale de Coventry. Il expose également à Paris et à Amsterdam.

C’est en 1976, au cours d’un voyage en Belgique, qu’il découvre la forêt de Soignes et ramasse le premier “bois-corps”, annonciateur du *Voyage en Arbonie* qui succède à la période des sculptures blanches, dès son installation à Bruxelles en 1977. Le Musée d’art moderne de Bruxelles fait l’acquisition du *Chant de la terre*.

En plus de nombreuses expositions en France, à Montréal, en Belgique, à Shanghai, au Maroc, etc., Jephhan de Villiers a réalisé les décors de *La Cantate à trois voix* de Claudel pour le Nouveau Théâtre de Bruxelles et des scénographies pour la chorégraphe Michèle Swennen.

Il a déjà participé à deux expositions de la Halle Saint-Pierre, *Civilisations imaginaires*, en 1997, et *L’œil à l’état sauvage*, en 1998. Cette nouvelle exposition, *Arbonie 1980-2000*, présentée en Belgique en 2000, constitue une synthèse de vingt années de travail, comprenant entre autres *Fragments de mémoire*, *Bestioles ou bestiaire pour un enfant-roi*, *L’ours et le papillon*, *Mille et trois souffles d’écorce* ou *la dernière forêt en marche*, *L’île des bois-corps*, etc.

Cendrine Chevrier

□ 2 rue Ronsard. Tous les jours de 10 h à 18 h, jusqu’au 28 juillet. 01 42 58 72 89.

Des ateliers “jeune public”

Des visites-ateliers, des cycles d’ateliers d’arts plastiques et des ateliers du week-end autour de l’exposition Jephhan de Villiers sont proposés aux enfants de 6 à 12 ans. Documentation disponible sur demande à la Halle Saint-Pierre.

Six artistes inclassables à Œil pour œil

Ce titre, *Œil pour œil*, fait référence à une précédente exposition organisée en 1998 dans le même lieu, *L’œil à l’état sauvage*, qui présentait «un ensemble d’artistes souvent autodidactes, parfois nostalgiques d’un art populaire, magiciens du matériau brut, expérimentateurs primitifs ou raffinés», comme l’explique Martine Lusardy, directrice de la Halle Saint-Pierre.

Œil pour œil réunit à nouveau six artistes répondant à cette définition – que l’on pourrait d’ailleurs appliquer à la quasi-totalité des expositions de la Halle Saint-Pierre. Deux d’entre eux, Marie Morel et René Moreu, figuraient déjà dans l’exposition de 1998.

Marie Morel (née en 1954) : de loin, ses peintures semblent des toiles abstraites, avec un travail du pinceau très minutieux. En s’approchant, on constate qu’elles sont en réalité des assemblages de multiples petites images, variations sur un même

thème qui se répète des dizaines de fois, avec à chaque fois des différences de traitement qu’il faut découvrir, avec aussi, souvent, des mots inscrits. Les thèmes s’inspirent d’émotions intimes, teintées d’un érotisme voilé, oiseaux, femmes, parfois prisonnières...

René Moreu (né en 1920) : à 23 ans, alors que la critique saluait des débuts prometteurs de peintre, il est atteint d’une maladie de la rétine, rendant sa vision opaque. À demi aveugle, il continue à peindre, mais doit inventer un style où la structuration de la toile et la matière comptent davantage que la ligne et la couleur, apprendre à utiliser de nouveaux matériaux, terre, végétaux, tissus, éclats de bois et de pierre, et à poser la peinture différemment, «au bout des doigts». Paradoxalement, ces contraintes l’ont libéré du carcan des traditions et des règles, et lui ont permis de construire une œuvre très originale, d’une grande

simplicité n'excluant pas le raffinement. Titres de ses séries : "Morilles", "Rustiques", "Les casiers mirobolants", "Les jardins noirs"...

Stani Nitkowski (né en 1949) a été lui aussi marqué par la maladie : myopathe, il doit cesser toute activité professionnelle à 22 ans. Il se met à la peinture, ayant reçu d'une bienfaitrice une boîte de couleurs. Il commence par peindre sur contreplaqué des gosses à la manière de Poulbot et des reproductions de cartes postales, puis, après des tentatives dans l'abstrait, trouve enfin son expression personnelle : un art de l'extrême, d'un expressionnisme visionnaire marqué par la souffrance. Ses dessins à la plume sont «des giclures, des tatouages du papier qu'ils griffent et éclaboussent sauvagement, tandis que les personnages de ses tableaux à l'huile surgissent du fond de la toile comme des apparitions effrayantes et effarées» (Martine Lusardy). Il s'est suicidé en 2001, après la mort de son fils.

Machines poétiques

François Monchâtre (né en 1928) : dans les années 60 il commence à présenter ses constructions imaginaires utilisant bois, métaux, miroirs, "monuments funéraires" anticonformistes, "machines poétiques", "automaboules", critiques virulentes, mais non dépourvues d'humour et de fantaisie, de la civilisation moderne. Au milieu des années 80 il se lance dans une série de peintures où dans le décor blanc aseptisé d'usines-hôpitaux s'agitent des foules de personnages stéréotypés à têtes de rats.

Michel Macréau (né en 1935) a étudié la tapisserie, la céramique, la fresque, mais bientôt il abandonne ces métiers, vient à Paris avec sa femme et sa petite fille, vit dans des squatts avec des groupes d'artistes, connaît la misère extrême mais peu à peu impose son œuvre de peintre, une œuvre qui fait penser aux graffiti et à Basquiat (mais avant Basquiat), de grandes peintures sur n'importe quel support, drap, toile, bois, mur, évoquant des corps humains stylisés et violemment distordus, avec tous leurs orifices, entourés de symboles élémentaires, cœurs, sexes, têtes de mort, astres, croix...

Marie-Rose Lortet (née en 1945) réalise des sculptures en "broderie" ou "tricot" : assemblages dans l'espace de fils de coton ou de soie, rigidifiés par un procédé dont elle garde le secret, et qui figurent des masques, d'étranges architectures, parfois de très grandes dimensions, parfois minuscules, toujours d'humeur poétique.

N. M.

□ 2 rue Ronsard. Tlj 10 h à 18 h.

Le message de résistance non-violente de Martin Luther King au LMP

La compagnie L'Autre souffle joue depuis le 4 janvier et jusqu'au 15 février, au Lavoir moderne parisien, la pièce "Martin Luther King, la force d'aimer". C'est le quatrième spectacle monté par cette compagnie, qui est basée rue Doudeauville.

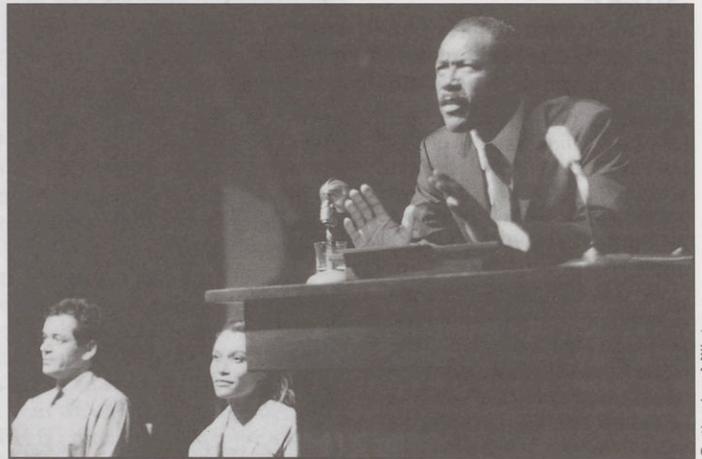
Créée en 1998, sur l'initiative de Jean-Michel Martial, la compagnie L'Autre souffle regroupe actuellement une famille cosmopolite de quatorze intermittents du spectacle (techniciens, comédiens et administratifs).

D'origine guadeloupéenne, Jean-Michel Martial, chirurgien-dentiste pendant dix ans, a tout arrêté au milieu des années 1980 pour se consacrer à son envie de parler et de jouer. Cette compagnie fut à la fois l'aboutissement du désir de s'exprimer à partir d'un lieu (elle est basée rue Doudeauville) et de défendre certaines idées en produisant des pièces.

"Habitant dans le 18e, c'est important pour moi de faire vivre le lieu où je vis, et de témoigner de l'énergie de création qui s'y trouve, nous confie Jean-Michel Martial. Le 18e, c'est mon espace de vie, ma tribune et ma caisse de résonance d'où je parle au monde." D'autres membres de la troupe habitent aussi le 18e et, pour la première fois, la compagnie a trouvé un beau lieu d'accueil dans le quartier : le Lavoir moderne parisien.

Un message du troisième millénaire

Les thèmes abordés par la compagnie depuis sa création sont à la croisée de l'histoire et de la société. Quatre spectacles ont été produits. En 1998, *Liens de sang*, d'Athol Fugart, histoire de deux communautés qui doivent vivre ensemble pendant l'apartheid en Afrique du Sud. En 1999, *Le psychiatre noir*, de Lewis Nkosi, traite de cette forme d'oppression qu'engendre le poids du regard des autres. Cette pièce, primée au Festival international du Bénin et par TV5-Europe en 1999, a pu tourner, grâce à l'appui de l'Alliance française, dans dix-sept pays d'Afrique. En 2000, *Les stigmates de Gramsci*, d'après les lettres de prison que l'intellectuel communiste italien Gramsci écrivit à sa sœur, où il parle de la résistance morale et mentale dans le milieu carcéral. En 2002 enfin, un vieux rêve devient réalité : la reprise de la pièce d'Hammou Graïa, *Martin Luther King Jr., la force d'aimer*. A travers celle-ci, c'est un message du troisième millénaire adressé au monde entier : que chacun ait la force d'aimer l'autre et son propre projet de vie ; le bonheur ne dépend pas que de l'autre, mais de la manière de regarder la vie et de traverser les événements. La souffrance, l'op-



Jean-Michel Martial dans le rôle de Martin Luther King

Catherine Millet

pression, l'injustice ne sont pas niées, au contraire ; il faut agir, mais il faut regarder la réalité des faits et ne pas se laisser entraîner à des réactions purement émotionnelles.

Le texte est tiré pour l'essentiel des homélies, interviews et lettres du pasteur Martin Luther King, que sa lutte pour les droits des noirs aux États-Unis rendit célèbre, qui obtint le prix Nobel de la paix – et qui fut assassiné en 1968.

"Il est un mot, dit celui-ci, que tous les psychologues ont à la bouche, celui d'inadaptation. Je vous dis qu'il y a dans notre société des données pour lesquelles je suis fier d'être inadapté. Je ne m'adapterai jamais à la ségrégation, à la folie du militarisme, aux inégalités économiques, aux violences physiques auto-destructrices..."

En tournée en France et aux Antilles

La compagnie a reçu des soutiens financiers du conseil régional de la Guadeloupe, du ministère de l'Outre-mer, mais pour l'instant, rien de la Ville de Paris. Toutefois, grâce à son travail parallèle de comédien au cinéma et à la télévision, Jean-Michel Martial a pu payer les membres de la troupe.

Après qu'ils aient joué le 29 décembre dernier pour Amnesty international au théâtre Montansier de Versailles, le conseil général des Yvelines a décidé d'organiser une tournée en 2002-2003 pour que de nombreux jeunes puissent voir la pièce. Car, avec Martin Luther King, ce message s'adresse à l'humanité mais particulièrement à la jeunesse. La pièce va également partir pour deux ans en tournée en France et aux Antilles.

Pourquoi Martin Luther King aujourd'hui ? Alors même que les folies meurtrières menacent, frappent et tuent, le message du petit pasteur baptiste se doit d'être entendu. Parce que rien n'est jamais gagné et qu'il est encore temps de parler d'humanité, de non-violence active, et parce qu'une guerre ne génère que la mort.

Virginie Chardin

□ Compagnie L'Autre souffle. 62 rue Doudeauville. Tél. 01 40 27 94 39 (contact : Catherine Denoual).

Impression Diffusion Graphique

L'imprimerie coopérative

au service de votre

communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49

E-mail : idg.scop@wanadoo.fr

Au Théâtre des Abbesses

Shake

de Dan Jemmett, d'après *La nuit des rois* de Shakespeare.
Du 7 au 23 février

Shake, c'est la première syllabe de *Shakespeare*, et c'est un verbe anglais qui signifie *secouer, agiter*. Dan Jemmett présente sous ce titre une adaptation de *La nuit des rois* de Shakespeare.

La nuit des rois est une pièce extrêmement gaie et animée, pleine de chansons, de clowneries, de jeux de mots, dont certains intraduisibles, et de plaisanteries faisant parfois allusion aux mœurs et à la situation politique du temps - d'où la nécessité d'une adaptation.

Deux très jeunes gens, Sebastian et Viola, frère et sœur jumeaux, ont fait naufrage. Sauvés séparément, chacun d'eux croit que l'autre est mort. Ils abordent dans un pays semi-imaginaire, l'Illyrie, où ils vont se trouver mêlés à des aventures amoureuses. Viola a pris un habit d'homme, ce qui provoque toutes sortes de quiproquos et de situations ambiguës. Il y a plusieurs actions secondaires, que Shakespeare entremêle au thème principal avec une habileté de virtuose.

Dans des costumes évoquant 1930, dans un décor de cabines de plage, Dan Jemmett a monté un spectacle plein de verve et de rebondissements comiques et poétiques. Cinq comédiens interprètent vingt-sept personnages. À la création du spectacle en Belgique, la critique a été enthousiaste, notamment pour la jeune Julie-Anne Roth, qui joue à la fois Viola et Sebastian et «qui donne le frisson lorsqu'elle jette ses grands yeux d'enfant dérouté sur l'assistante» (A. Demidoff). N.M.

□ 31 rue des Abbesses.
Locations 01 42 74 22 77.

Au Théâtre ouvert

Cendres sur les mains

de Laurent Gaudé
Du 4 au 16 février.

Dans un pays dévasté par la guerre, deux petits ouvriers de l'épuration ethnique font disparaître les cadavres en les brûlant. Une femme se relève d'entre les morts. Les hommes la recueillent ; elle les aide à entretenir le bûcher. Autour des volutes de fumée du bûcher, les voix se répondent sans se parler. Peu à peu, une maladie recouvre la peau des fossoyeurs,

A l'Atelier Hilda, de Marie Ndiaye

● Mise en scène Frédéric Béliet-Garcia. Avec Zabou Breitman, Eric Savin, Céline Cuiquet.

De Molière et Marivaux à Brecht et Jean Genet, les rapports du maître et du valet, ou de la maîtresse et de la servante, sont un des thèmes les plus féconds de l'histoire du théâtre. C'est ce thème qu'a mis en mots Marie Ndiaye dans *Hilda*, sa seule pièce de théâtre publiée à ce jour (1999), écrite dans une langue précise, efficace, cruelle.

Hilda, on parle d'elle tout au long, mais on ne la voit jamais. La pièce se joue à trois personnages : la patronne de Hilda, le mari de Hilda, la sœur de Hilda. C'est une pièce terrible, effrayante. C'est une histoire de cannibalisme, l'histoire d'une véritable dévoration psychologique.

À l'ouverture de la pièce, le mari : «*Je suis Meyer. Les petits travaux. On m'a dit de me présenter.*» Mme Lemarchand : «*Oui... Mais finalement, monsieur Meyer, peu importe les petits travaux. Je me suis laissé dire que vous avez une femme qui ferait mon affaire.*»

«*Je veux porter secours à Hilda, pour peu qu'elle soit vaillante et raffinée*», dit Mme Lemarchand. Mais un peu plus tard : «*Il me faut absolument quelqu'un, une femme de corvée et de devoir, une femme de service. Je ne peux vivre sans une femme de ce genre à la maison. Ces femmes, monsieur Meyer, font de moi leur esclave, puisque je ne peux me passer de les avoir !*»

«*Hilda aura la chance de servir chez des gens de gauche*, dit Mme Lemarchand. *Nous avons des domestiques, comme tout le monde, mais nous n'oublions jamais de les élever, par la parole, jusqu'à nous. (...) Je tâcherai de former Hilda à la chose politique. M.*



Marie Ndiaye

Lemarchand et moi-même adhérons maintenant au Parti radical.»

Le mari de Hilda est réticent, mais la volonté de Mme Lemarchand sera plus forte. Elle aura sa «*femme de servitude*». À la fin de la pièce, c'est comme si Hilda n'existait plus, il lui est interdit de voir son mari, ses enfants, elle est une chose, une sorte de prothèse, ou d'excroissance de sa patronne.

Marie Ndiaye est née à Pithiviers (Loiret) d'un père sénégalais et d'une mère beauceronne. Elle a 34 ans et sept romans publiés à son actif. Dès le premier (elle avait 18 ans), elle s'est affirmée comme un écrivain d'une personnalité exceptionnelle. On a beaucoup parlé de *La sorcière* en 1996, et son dernier roman, *Rosie Carpe*, a reçu le prix Femina 2001 ; c'est l'histoire d'une femme dépossédée d'elle-même, «*et tout ce qui lui arrive, enfant ou désastre, concerne quelqu'un qui n'est peut-être pas elle*», écrit l'auteur.

N.M.

□ 1 place Charles Dullin. 01 46 06 49 24.
Hilda a été publié aux éditions de Minuit.

rongée par la cendre. Insensiblement, la présence des morts envahit les vivants.

Inspiré du témoignage terrifiant d'une femme kosovar, paru dans *Libération* en 1999, Laurent Gaudé a voulu adapter la réalité tragique et «*raconter l'histoire de cette femme, la rescapée, qui traverse, vivante, un enfer comme on traverse un cauchemar dans une nuit de fantôme. C'est, dit-il, une voix de la réalité. Pas une voix de théâtre.*» Ce témoignage doit donc trouver son propre langage. Laurent Gaudé et le metteur en scène Jean-Marc Bourg l'ont choisi emblématique.

Trois autres textes de Laurent Gaudé sont à découvrir les 9, 15 et 16 février à 18 h 30 : *Sofia-Douleur, Le Tigre bleu de l'Euphrate* et *Cris*. C.C.

□ 4 bis cité Véron.
01 42 62 59 49.

Au Tremplin Théâtre

Les petites Goulues

comédie musicale
Du 21 février au 30 mars

Hiver 1889, deux pierreuses l'ont le trottoir à Paris. Quelques années plus tard, elles se retrouvent, l'une chanteuse de caf' conc', l'autre dans le French-cancan. Elles évoquent leur enfance, les événements de

l'époque, et parlent d'amour. Chansons d'Aristide Bruant, Jules Jouy, Yvette Guilbert.

■ **Également au Tremplin**, jusqu'au 17 février, **Ton passage au lit**. (En musique, six personnages qui n'en finissent pas de plonger dans les délices de l'enfance, rencontrent la Loi, le Bonheur, l'Amour, l'Emploi, les Mathématiques.)

□ 39 rue des Trois Frères.
01 42 54 91 00.

Au Sudden Théâtre

Duel

Jusqu'au 9 mars.

Laurent Cirade (violoncelle) et Paul Staïcu (piano), se livrent un combat singulier. Les deux virtuoses s'affrontent, archet contre clavier. Complices et rivaux, ils se mesurent et se dépassent dans une énergie dévastatrice et burlesque. Mise en scène Agnès Boury.

■ **Également au Sudden** : • Du 5 février au 10 mars, **Andromaque**, d'Euripide, mise en scène de Véronique Langeley. • Les 10, 11 et 17 février, **L'atelier**, de Jean-Claude Grumberg. (Au détour d'un ourlet, la vérité crue du crime contre l'humanité côtoie les petits bonheurs d'un atelier de couture.)

□ 14 bis rue Sainte-Isaure.
01 42 62 35 00.

Au Trianon

Zapping

comédie musicale
Les 3 et 4 février

Bruno Agati a pratiqué la danse classique, contemporaine, modern jazz, flamenco. Ce spectacle-ci, fait de sketches et entrechats, «*revit les grands moments des films musicaux, de la variété française et des comédies musicales d'hier et d'aujourd'hui*».

□ 80 bd Rochechouart. Rens. et location 08 92 70 75 07.

Au Ciné-Théâtre 13

Sale type

d'après le roman de Sylvie Cohen, avec Géraldine Danon
Du merc. au sam. 20 h 30.

Cette histoire d'une femme peintre à la recherche de l'amour et de la notoriété - mais rien ne marche et c'est une descente aux enfers - dévoile, seule en scène, Géraldine Danon (comédienne, connue aussi à Montmartre comme patronne de la *Divette du moulin*).

■ **Également au Ciné-Théâtre 13** : A 18 h 30, **La cocotte minute**, comédie de et avec Nadine de Géo. • A 22 h, **Cartouche** (sketches).

□ 1 avenue Junot.
01 42 51 13 79.

Et aussi

■ **A l'Atalante**, jusqu'au 16 février, **Dialogues d'exilés**, de Bertolt Brecht. (10 place Charles Dullin. 01 46 06 11 90.)

■ **À l'Étoile du nord**, jusqu'au 17 février, **Visiteurs**, de Botho Strauss. (01 42 26 47 47.)

■ **Au Lavoisier moderne parisien**, jusqu'au 15 fév., **Martin Luther King** (voir page 21). Du 19 au 23 fév., **les Chevals**, fanfare. (01 42 52 09 14.)

■ **Au Montmartre-Galabru, Célibattante**, avec Blandine Métayer, entame son quatrième mois. (01 42 23 15 85.)

Pour les enfants

■ Au Sudden théâtre :

• **Les Amours d'Amadeus**, de et avec Brigitte Bladou. *Les 2 et 16 février, 2 et 9 mars, et tous les jours sauf lundi pendant les vacances scolaires.* (La vie et la complicité de Mozart et de Constance, son épouse. Pièce théâtrale et musicale pour les petits et pour les grands.)

• **Abracadabra, à la poursuite de la sorcière bleue**, de Gérard Majax, comédie musicale. *Jusqu'au 4 mars.* (À partir de 3 ans.)

■ **À l'Étoile du nord : Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu.** Du 26 février au 16 mars. (Une petite fille, seule dans sa maison, reçoit la visite d'une vieille dame. Celle-ci restera avec elle à condition que la lumière soit éteinte. Mais la petite fille allume toujours... À partir de 6 ans.)

■ **À la Halle St-Pierre : Encore du poisson** (de 18 mois à 4 ans) et **Quand les poules auront des dents** (de 5 à 10 ans). *Du 16 au 21 février.* (Renseignements : 01 42 58 72 89.)

Musique

MUSIQUE CLASSIQUE

■ **Stabat Mater, de Pergolèse**, et **Alleluia**, de Mozart, avec Ghyslaine Raphael (soprano) et Marina Hacquet (mezzo), à l'église **St-Pierre-de-Montmartre** (près de la place du Tertre) le **dimanche 10 mars** à 17 h. Rens. 01 42 54 06 37.

JAZZ

■ **Au Studio des Islettes**, concerts les vendredis et samedis 21 h 30. (À noter : les 15 et 16 fév., la chanteuse **Sylvia Howard** et son quartet.) Jam-sessions, lundi à jeudi 21 h 30.

■ **À l'Olympic-café**, à noter entre autres : **Mardi 12, Ixo** (le sextet d'Alexandre Authelain, ancien clarinetiste-saxophoniste d'Akosh S). **Mardi 19, Mop Trio** (aux confins du jazz et de la musique de chambre).



The Beatles à nouveau live in the Divan du monde.

MUSIQUES TRADITIONNELLES

■ **Au Trianon**, 7 fév., **Huun-Huur-Tu** ("des steppes de l'Asie"). Rés. FNAC, Virgin.

■ **Au Divan du monde**, 17 fév. (et 3, 24 et 31 mars), **Gospel Dream**. Rés. 01 43 14 08 10.

Chanson, etc.

Au Divan du Monde

Beatles (and after)

Les 21, 23, 28 fév. (20 h 30).

Les Beatles are (all) alive and well in the *Divan du Monde* : à partir du 21 février, une série de concerts en hommage aux quatre garçons de Liverpool. Des musiciens d'aujourd'hui font revivre, à l'identique, le répertoire du groupe.

Renaud Siry (Ringo Starr) n'a pas le nez en promontoire du batteur mais il a la même pêche. Si François Gøthals ne ressemble pas beaucoup à George Harrison, en revanche Darius de Poléon (John Lennon), cheveux raides et petites lunettes rondes, a un air familial. Et Richard Neale est presque le sosie de McCartney. Voix et toucher instrumental quasi parfaits, on se croirait à la *Cavern* dans les années 60.

Le groupe interprète près de quarante standards (*Help, Taxman, Eleanor Rigby, Michelle, Sargent Pepper, Revolution, Get back, You're sixteen, Yesterday...* Il ne manque à notre bon-

heur que *Lucy in the sky* et le *Yellow submarine*.) Il y aura encore huit concerts de *Beatles (and after) live festival* en mars, puis six en avril. M.P.L.

■ Noté également au *Divan du monde* : Les 12, 13 et 14, le **Sentier des Halles** propose une soirée chansons, une soirée fanfares, une soirée hip-hop-électro. • Autres programmes : 75 rue des Martyrs, 01 44 92 77 66.

A l'Olympic-café Raul Barboza

Les jeudis 14, 21, 28 février

Raul Barboza, ambassadeur de la musique des Indiens d'Argentine, avec son accordéon, fait venir le chant des oiseaux, les murmures du vent, le clapotis de la pluie, le fracas de la foudre. Du pur bonheur.

■ Noté aussi à l'Olympic : Les fanfares **La petite compagnie** le 7 et **Uranus Bruyant** le 22. • **Tranche de femmes** (trio de chanteuses sur des textes de Dario Fo, Philippe Minyana, Alan Benett) le 18. • **La prose du Transsibérien**, le poème de Cendrars mis en musique, le 26. • Autres programmes : 20 rue Léon, 01 42 52 29 93.

Au Théâtre de Dix Heures Nicole Croisille

Prolongé jusqu'au 23 février. (Mardi à samedi 20 h 30.)

À 66 ans, Nicole Croisille revient sur scène avec ses grands succès (*Un homme une femme, Parlez-moi de lui, Une femme avec toi, Vivre pour vivre*, etc.). La voix n'est plus aussi forte et vibrante qu'autrefois, mais l'intimité de la salle du Dix-Heures fait valoir l'émotion toujours présente.

■ **Également au Dix-Heures** : Le quatuor **Jacques Haurogné** (quatre voix, entre rock, ballades sentimentales et couleurs orientales) tous les lundis à 20 h 30. • **Sorties d'artistes** (quatuor musical comique) samedi 9 février 17 h.

□ 36 bd de Clichy. 01 46 06 10 17.

Expositions

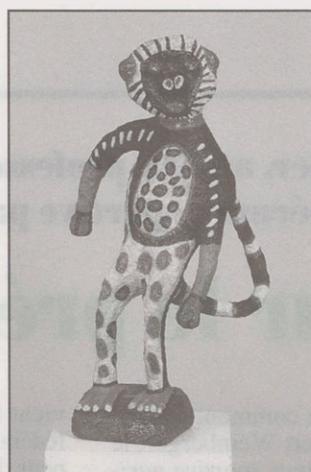
Galerie RAM Richard Morice expose ses couleurs Du 14 au 28 février.

Unie ou bichromatique, la peinture de Richard Morice présente une variation de formes rectangulaires, dans la lignée de l'abstraction géométrique américaine des années 50 (Rothko, Ad Reinhardt). Elle est prise pour elle-même, comme sa propre référence, sujet, objet, matière, instrument et système.

Au premier coup d'œil, les toiles de Richard Morice ont la texture de tissus, sans effet de matière. «C'est que la lumière sourd de l'intérieur», nous dit-il. *Selon un procédé qui s'apparente à la teinture, la couleur, formée uniquement de pigments et d'eau, n'est pas posée sur la toile, mais absorbée par elle en une succession de couches très diluées (de quinze à trente passages) qui donnent un effet de profondeur. Les couleurs ne se mélangent pas. Elles s'additionnent.*

Minimaliste, conceptuelle ou autre, cette peinture n'est pas un objet hermétique et froid. L'artiste a choisi le format de la toile en fonction de son rapport au corps du spectateur, il immerge le regard de celui-ci dans la peinture. Si le spectateur sait se montrer attentif, selon l'acuité de sa perception et son positionnement dans l'espace, il verra les facettes de couleur vibrer, miroiter (car la couleur n'est autre que de la lumière). Il verra l'arrière du tableau se confondre avec la surface, les variations d'une même couleur animer la toile, ou bien une couleur différente pointer subtilement sous une autre, dominante ; il franchira ainsi, imperceptiblement, le tableau devenu transparent et fricotant avec l'invisible. C.C.

□ 29 rue Germain Pilon. Jeudi à dimanche, 16 h à 20 h. 01 42 57 22 58.



Une sculpture en papier mâché de Mickael Béthé-Sélassié, à la Halle St-Pierre.

Galerie Roussard Papiers de janvier Jusqu'à la mi-février

Une soixantaine d'œuvres sur papier, dessins, gravures, aquarelles, pour la plupart d'artistes montmartrois. Parmi les noms connus : Herbin (un dessin et une gouache, très intéressants), Pevsner, Juan Gris, Steinlen (un dessin représentant des chats), Dado, Delâtre, et bien sûr Gen Paul (dont André Roussard est un spécialiste)... Une rareté : une litho d'Utrillo. Des aquarelles élégantes de Robert Delval, de fines gravures de Brouet représentant des scènes de la Butte. Et ces deux aquarelles, sont-elles de Rouault ? Non, de Léon Bonhomme ; mais c'est à s'y méprendre.

Attention, il y a deux galeries André Roussard, il s'agit ici de celle qui est au 13, rue du Mont-Cenis.



"Brocanteur dans le maquis de Montmartre", gravure d'Auguste Brouet.

(Galerie André Roussard.)

À la Halle Saint-Pierre Béthé-Sélassié

Jusqu'au 17 février

Outre les deux grandes expositions (voir pages 20-21), la Halle St-Pierre présente dans le hall (entrée libre) des sculptures de l'Éthiopien Mickaël Béthé-Sélassié. Figures tantôt humaines, tantôt animales, tantôt immenses et tantôt minuscules et fragiles, très colorées.

Et aussi

■ **Galerie Eonnet-Dupuy** : Douze artistes. Sculptures, dessins, aquarelles, "jeux de massacre et peintures", gravures, boîtes, bijoux. (27 rue Tholozé. Mar. à dim. 14 - 19 h.)

■ **Galerie W** : Dallanegra et ses grands tableaux de routes, rues, voitures. (3 rue Burq. Ouvert tlj. Tél. 01 42 52 00 18.)

■ **16 rue Simart**, Constantin Karakitsoo présente les sculptures de **Jean-Michel Jaudel**. On note un curieux "appareil à écouter les commentaires des spectateurs". (01 42 64 55 67.)

■ **Galerie d'Orsel** : Jusqu'au 19 février, **Collandre**. (47 bis rue d'Orsel. 01 42 29 13 00.)

■ **Galerie Vire-vent** : Jusqu'au 28 février, **Miguel Anibal**. (98 rue Lepic. 01 42 58 58 61.)

■ **Art's Factory** : Du 10 au 24 février, les artistes du groupe "Fais-le toi-même si t'es pas content !" (48 rue d'Orsel. Ouvert tlj sauf lundi.)

Ces deux pages ont été réalisées par Cendrine Chevrier, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier.

Soutenez votre journal

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 19,82 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 35 € (19,82 € abonnement + 15,18 € cotisation)

Abonnement à l'étranger : 22,87 €

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 19,82 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 35 € (19,82 € abonnement + 15,18 € cotisation)

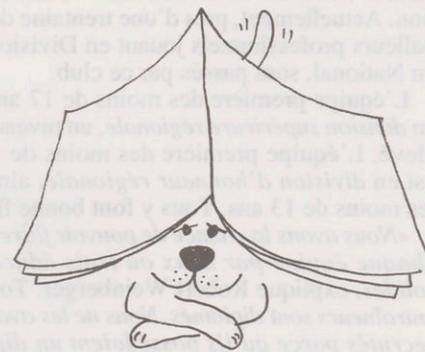
Je souscris un abonnement de soutien : un an 76,23 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois" 57, rue de Clignancourt, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Robert Weinberger, ancien professeur de lettres, préside aux destinées du plus gros club de foot du 18e : l'Espérance sportive parisienne, qui compte six cents jeunes et gamins licenciés.

Monsieur le président de "la Parisienne"

Quand on lui demande comment se prononce son nom, Robert Weinberger, le président de l'Espérance sportive parisienne (ESP), répond par un jeu de mots : «Un berger a un cœur, vingt bergers font vingt cœurs. On dit "vinberjé" et nous sommes vainqueurs.» Et quand on lui demande son âge : «Très vieux par rapport à une feuille de salade, très jeune par rapport à une montagne...» (On apprendra quand même qu'il est professeur de lycée retraité, c'est tout ce qu'il veut bien confier.)

Il continuera à parsemer l'entretien de boutades ou de maximes pseudo-philosophiques : «La preuve philosophique de l'égalité des hommes, c'est que nous sommes tous nés le jour de notre anniversaire.» Et ainsi de suite.

Dans le petit local du club, rue Jean-Cocteau, en bordure du stade des Poissonniers, à partir de 13 heures les entraîneurs arrivent les uns après les autres. Robert Weinberger les accueille d'un mot amical, aussitôt suivi d'une sentence ou d'un calembour. Ils ont beau y être habitués, tout de même ils semblent parfois un peu désarçonnés. Le président ne paraît pas en être mécontent. Peut-être est-ce sa façon, par l'humour plutôt que par l'autoritarisme, de garder une distance, la distance nécessaire pour diriger une aussi grosse association.

Car l'ESP est un très gros club de football : six cents jeunes et gamins licenciés. «Nous en aurions huit cents si nous acceptions toutes les demandes, mais au delà d'un certain chiffre on ne peut plus faire un travail éducatif correct.» Et une quarantaine de cadres, dont dix-sept salariés (un million de francs environ de salaires et charges sociales par an), les autres bénévoles.

Priorité à la formation des éducateurs

L'immense majorité des licenciés sont des jeunes du 18e, une petite partie vient des arrondissements voisins ou de la banlieue proche. Quelques-uns de plus loin : des garçons qui ont été formés au club et n'ont pas voulu le quitter lorsqu'ils ont déménagé. Car l'ESP - "la Parisienne", comme on dit souvent - a une réputation. Actuellement, près d'une trentaine de footballeurs professionnels jouant en Division 2 ou en National, sont passés par ce club.

L'équipe première des moins de 17 ans joue en division supérieure régionale, un niveau assez élevé. L'équipe première des moins de 15 ans est en division d'honneur régionale, ainsi que les moins de 13 ans. Tous y font bonne figure.

«Nous avons la chance de pouvoir faire suivre chaque équipe par deux ou trois éducateurs solides», explique Robert Weinberger. Tous nos entraîneurs sont diplômés. Nous ne les avons pas recrutés parce qu'ils possédaient un diplôme, c'est nous qui leur faisons suivre une formation. C'est la base de tout.» La formation d'initiateur leur exige quarante heures de stages. Puis

vient l'initiateur 2, l'animateur senior (brevet fédéral supérieur), puis le brevet d'État d'entraîneur de football, qui exige un an de formation, avec dix "unités de valeur" à acquérir, selon un système comparable à celui des diplômes universitaires.

«Les clubs qui négligent ce travail de formation peuvent avoir des bons moments, mais inévitablement ils connaissent un jour ou l'autre des difficultés», déclare Robert Weinberger.

Sartre, Camus, l'opéra et le foot

Robert Weinberger a joué au football jusqu'à 18 ans, âge où il a dû arrêter à la suite d'un accident. Il est devenu professeur de lettres. Les auteurs qu'il préfère ? Il cite Sartre, Camus,

la Fédération française de football refuse d'appliquer cette règle, elle s'est toujours opposée à la création d'un district de Paris, pour des raisons complexes, à la fois financières et tenant aux positions de pouvoir.

Conséquence : comme l'Espérance sportive parisienne n'a pas les moyens financiers d'assurer le transport de ses équipes, sauf celles qui jouent dans les championnats régionaux, les gamins et les jeunes qui jouent en "district" doivent emprunter les transports en commun pour se rendre dans des communes lointaines, Villepinte, Sevan, Noisy-le-Grand... Sortant de l'école le samedi à midi, ils doivent être sur le terrain à 14 h, parfois plus tôt !

Robert Weinberger est de ceux qui mènent la bataille pour un district parisien, bataille qui a reçu récemment le soutien du Conseil de Paris.

Il milite aussi pour que les joueurs convoqués à un match officiel bénéficient d'un permis de transport gratuit.

Le lien avec les parents

Y a-t-il des problèmes de discipline à l'ESP ? Pas de problèmes notables, car tout est fait pour que les jeunes se sentent écoutés. Dans le "comité directeur" du club, chaque équipe est représentée par au moins un délégué. Certaines équipes s'autogèrent entièrement pour le matériel, les maillots, les ballons, les plannings d'entraînement. «Les seuls problèmes sont constatés dans les équipes les plus faibles, qui devraient être davantage suivies mais qui sont parfois un peu négligées... car nous ne sommes

pas parfaits.»

Projet de l'ESP : lancer maintenant une politique de soutien global à la vie des jeunes. Robert Weinberger cite un cas : un des éducateurs de l'ESP ne voyait plus, depuis une quinzaine de jours, un des gamins de son équipe. Il téléphone aux parents. Réponse : «Nous ne savons pas où il est.» Et ce n'était pas la première fois.

«Le fonctionnement de notre société a entraîné un éclatement, une perte d'influence, de la cellule familiale», commente M. Weinberger. Il est nécessaire que le jeune sente un soutien en dehors de sa famille, et si possible un soutien coordonné. Nous voulons tenir le contact avec les parents, beaucoup ont été contactés et sont d'accord, et avec les directeurs d'écoles. De sorte que, si un gamin a un problème, se lance dans des frasques, il y ait une réponse immédiate.»

La répression ? «Je ne crois pas aux réponses données dans le champ clos de règles trop strictes. Face à des règles qu'il n'aurait pas comprises ni admises, le jeune se forge une manière de faire qui, derrière un faux respect de la légalité, sera en réalité un défi.»

«Quand on sauve un gamin, c'est mieux qu'un résultat de foot», dit Robert Weinberger. Et, après un moment de silence : «Et on en a sauvés...»

André Constant

Photo Christian Adnin (www.chambrenoire.com)



Robert Weinberger (à gauche) avec l'équipe des "17 ans" de l'ESP.

Éluard... Il est aussi passionné d'opéra. Et d'informatique. «Je me suis mis à la photo numérique, j'ai chez moi un écran de 1 mètre 80», lance-t-il avec une fierté de gamin devant un jouet.

Bref, c'est un homme aux centres d'intérêt multiples, qui ne risque pas de s'ennuyer. Il avait cependant gardé du goût pour le foot. Il s'occupait d'un club scolaire. En 1963, son ami Jacques Sitbon lui a proposé de prendre la présidence de l'ESP, qui venait de naître. Sitbon avait rassemblé deux équipes. Peu à peu Robert Weinberger a développé l'association. Il a pris aussi des responsabilités dans l'organisation du sport, sur le 18e et dans le "district" de Seine-Saint-Denis, où il a été vice-président.

Car l'ESP, comme tous les autres clubs du nord de Paris, est rattachée au district de Seine-Saint-Denis. Il n'y a pas de district de Paris de football. Tous les clubs parisiens de foot sont rattachés

aux districts de banlieue. La réglementation dit que sur tout territoire d'une académie, où il existe une direction de la Jeunesse et des Sports, il doit y avoir un district de foot autonome. Mais

Chaque équipe a un délégué au comité directeur du club.